

LE SILENCE DE MA PEAU

Eros



Le Silence de ma Peau

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Reflet de l'Inconnue	4
Chapitre 2 : Le Seuil de l'Éclipse	13
Chapitre 3 : L'Homme au Masque de Soie	21
Chapitre 4 : Minuit, l'Explosion	31
Chapitre 5 : Le Goût des Regrets	39
Chapitre 6 : Le Rituel du Samedi	45
Chapitre 7 : L'Aveu sous la Peau	53
Chapitre 8 : Le Spectre de Marc	61
Chapitre 9 : L'Abandon Total	70
Chapitre 10 : La Peur de l'Aube	79
Chapitre 11 : Les Ruines et les Roses	89
Chapitre 12 : L'Éclipse Solaire	95

Chapitre 1

Le Reflet de l'Inconnue

Le miroir de ma chambre n'est plus un allié depuis longtemps ; c'est un étranger qui me renvoie un regard que je ne reconnais qu'à moitié, le vestige d'une femme que j'ai laissé s'effacer. Ce soir, dans le silence feutré de mon appartement parisien où seul le sifflement du vent d'hiver contre les vitres vient troubler mon recueillement, je me tiens debout, nue, face à cette surface d'argent glacée. À l'extérieur, Paris scintille sous une pellicule de givre, les lumières de la ville oscillant entre l'or et le bleu électrique des soirs de fête. C'est le réveillon. Une promesse de renouveau pour les cœurs légers, un rappel cruel du temps qui fuit pour les autres. Pour moi, c'est le premier soir de ma seconde vie.

Je laisse mes doigts courir sur mes hanches, là où la peau est la plus fine. Mes mains sont fraîches, mais ma chair semble brûler sous mon propre contact. Je ferme les yeux, et l'ombre de Marc surgit, inévitable. Dix ans. Dix années passées à ses côtés dans ce lit devenu, au fil des mois, un sanctuaire de solitude. Je me revois, allongée près de lui, le corps tendu jusqu'à la rupture, espérant un geste, une caresse, un simple regard qui m'aurait signifié que j'existais encore. Mais rien. Il m'avait rendue invisible, pareille à une pièce d'ameublement dont on oublie la présence à force de la croiser chaque jour. Ses mains sur moi étaient devenues fonctionnelles, dénuées de cette curiosité fébrile qui fait battre le sang aux tempes. Il n'a pas seulement tué mon désir ; il a failli éteindre l'idée même que je puisse être désirable.

Je rouvre les yeux. Le reflet n'a pas changé, mais ma perception vacille. Je ne suis plus cette femme résignée. J'attrape le flacon de parfum sur la coiffeuse, un jus sombre, capiteux, aux notes de cuir et de jasmin nocturne. J'en dépose une goutte au creux de mes poignets, derrière mes oreilles, puis dans le sillage de mon décolleté. Le

contact du verre est un choc thermique. Je sens l'effluve monter, m'envelopper comme une armure invisible.

Sur le lit, ma tenue pour l'Éclipse m'attend. De la soie noire, si fine qu'elle semble liquide, et de la dentelle qui ne cache rien de ce qu'elle prétend couvrir. C'est une parure de chasse, ou peut-être de sacrifice. Je l'enfile avec une lenteur rituelle. La soie glisse sur mes cuisses, remonte le long de mon ventre, et je sens le tissu accrocher légèrement la pointe de mes seins qui se durcissent sous l'effet du froid et de l'anticipation. Le contraste est violent : la douceur du textile contre la révolte de mes sens.

Je me penche vers le miroir pour agraffer mon porte-jarretelles. Mes mouvements sont précis, presque mécaniques, mais mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Chaque clic de l'attache contre le bas de soie est un signal. Je me redresse, j'ajuste la fine bride sur mon épaule. Je ne suis plus la femme de Marc. Je ne suis plus la mère, la collègue, la voisine. Je suis Sophie, une inconnue qui s'apprête à entrer dans un antre où les noms n'ont plus d'importance, où seules les peaux se parlent.

L'Éclipse. J'en ai entendu parler dans des murmures, comme d'un sanctuaire où l'on vient soigner ses blessures par l'excès. On m'a dit que l'atmosphère y est différente, un mélange de cuir souple, de champagne frappé et de cette chaleur humaine, lourde, presque étouffante, qui naît quand les corps cessent de s'excuser d'exister. Je veux cette chaleur. Je veux que quelqu'un me voie, vraiment. Pas comme l'extension d'un foyer mort, mais comme une masse de nerfs, de sang et de besoins primaires.

Je saisis mon manteau de laine noire, une coupe stricte qui dissimule l'impudeur de ma parure. En franchissant le seuil, je laisse derrière moi l'odeur de la cire à parquet et du thé tiède, ces parfums de la vie domestique qui m'ont lentement asphyxiée. Dans l'ascenseur, le miroir me renvoie encore mon image. Mes lèvres sont peintes d'un rouge profond, presque sanglant. Je ne souris pas. Il n'y a pas de joie dans ce que je m'apprête à faire, seulement une nécessité brute, une soif de vivre dévorante qui me

tord les entrailles.

Le froid de la rue me percute. L'air est tranchant, purifiant. Je marche vite, mes talons claquant sur le bitume gelé, un rythme de métronome qui scande mon impatience. Les passants emmitouflés ne peuvent se douter que sous mon manteau, je suis déjà prête à me livrer. Cette pensée m'électrise. Je sens l'humidité de l'air sur mon visage et l'excitation qui monte, une boule de feu au creux de mon estomac luttant contre la morsure de l'hiver.

Devant la porte discrète de l'Éclipse, nichée au bout d'une impasse du Marais, je marque un temps d'arrêt. Mon souffle forme de petits nuages blancs qui se dissipent aussitôt. J'ai peur. Une peur délicieuse, terrifiante, qui me rappelle que je suis vivante. Je ne cherche pas l'amour ; j'ai donné dix ans de ma vie à cette chimère pour finir vidée de ma substance. Ce que je cherche ici, c'est la collision. Le choc de deux solitudes qui, pour quelques heures, décident de ne plus l'être.

Le videur m'ouvre la porte sans un mot. Instantanément, le froid disparaît, remplacé par une onde de choc sensorielle : une musique sourde, des basses vibrantes qui résonnent jusque dans mon bassin, et cette odeur... le musc, le luxe, la sueur parfumée. Je confie mon manteau au vestiaire, me dévoilant sous la lumière rougeoyante du grand salon. Je me sens soudain très exposée, le dos nu offert aux regards, la dentelle de mon bustier soulignant chaque inspiration trop courte.

Je me dirige vers le bar. Mes jambes tremblent imperceptiblement. Je commande un verre pour brûler la dernière hésitation. Et c'est là, alors que je porte la coupe à mes lèvres, que je sens une pression physique, comme une main invisible posée sur ma nuque. Je tourne lentement la tête.

Il est là, à quelques mètres, appuyé contre une colonne de velours. Ses yeux, d'un gris d'orage, sont fixés sur moi avec une intensité qui me coupe le souffle. Il porte une mélancolie sur le visage, une cicatrice invisible qui semble répondre à la mienne. Il

ne sourit pas. Dans ce lieu de plaisirs, son sérieux est la chose la plus érotique que j'aie jamais vue. C'est Julien. L'homme qui, je le sens, va forcer toutes les serrures que j'ai posées sur mon cœur.

Je repose mon verre, la main vacillante, et je soutiens son regard. Le défi est lancé. Le silence entre nous, au milieu du tumulte, est une détonation. Ses yeux descendent lentement le long de mon cou, s'attardent sur le creux de ma poitrine où la soie s'agite au rythme de mon souffle erratique, puis remontent vers mes lèvres. Il sait. Il sait que je suis brisée, et il cherche dans mes débris quelque chose qui ressemble à sa propre douleur. L'attraction est magnétique, insupportable. Pour la première fois depuis une décennie, je sens l'électricité de ma propre peau s'éveiller.

Il se détache du comptoir d'un mouvement fluide, presque prédateur. Chaque pas qu'il fait vers moi semble compresser l'air de la pièce. Quand il s'arrête, il est si près que je perçois sa chaleur, un contraste violent avec le froid de marbre qui s'était installé en moi.

— Ce n'est pas un déguisement que vous portez, dit-il, sa voix basse vibrant jusque dans mes entrailles. C'est une armure.

Ma gorge est sèche. L'odeur de son parfum — bois brûlé et ambre — m'envahit.

— Toutes les femmes sont en armure ce soir, finis-je par lâcher. C'est le principe du réveillon, non ? Briller pour ne pas montrer ce qui s'éteint.

Il incline légèrement la tête. Ses yeux d'acier semblent lire entre les lignes de ma vie.

— Vous brillez trop fort, Sophie. C'est un signal de détresse, pas une célébration.

Le son de mon prénom dans sa bouche est un choc électrique. Peut-être me connaît-il déjà à travers le prisme de ma tristesse, ce parfum que les écorchés reconnaissent

entre mille. Il lève la main. Lentement. Ses doigts effleurent la dentelle à mon épaule, puis descendent vers la peau nue de mon bras. Le contact est une brûlure. Une déflagration douce qui réveille des zones de mon être anesthésiées par des années de politesses conjugales.

— Vous tremblez, murmure-t-il.

— J'ai froid, mentis-je, alors que mon sang bout.

Il réduit l'espace. Sa main se referme sur mon poignet, son pouce frottant le point où mon pouls bat la chamade, traître.

— Ne mentez pas. On ne ment pas quand on a les yeux aussi pleins de larmes que les vôtres.

Ma vision se brouille. La douleur de mon mariage, ce vide sidéral déguisé en confort, remonte avec une violence inouïe. La main de cet étranger est la seule chose qui m'empêche de m'effondrer.

— Qu'est-ce que vous voulez ? murmuré-je.

— Vous voir. Pas l'image que vous projetez. Pas la femme de Marc. Vous. Dans toute votre dévastation.

Ses doigts encadrent ma mâchoire. Sa paume est rugueuse, chaude. Il force mon regard à rester ancré dans le sien.

— Je veux savoir ce que ça fait de briser une telle perfection.

Il se penche, son souffle brûlant mon oreille. Un frisson me parcourt l'échine. La soie de ma robe semble devenir liquide contre mes hanches.

— Vous ne savez rien de moi, j’essaie de protester, ma main venant se poser sur son torse pour sentir les battements puissants de son cœur.

— Je sais que vous avez faim, Sophie. Une faim que personne n'a nourrie depuis trop longtemps.

Il a mis le doigt sur la plaie. Ce n'est pas de sexe dont il est question, c'est d'existence. Sa main glisse dans mon dos, descendant le long de ma colonne vertébrale. La sensation de sa peau contre la mienne m'arrache un gémissement étouffé, un petit cri de détresse qui se perd contre son épaule. Il me presse contre lui. Je sens la ligne dure de ses jambes. Au-dessus de nous, le décompte vers minuit commence, hurlé par une foule que je n'entends plus.

— Dix ! Neuf !

Julien se recule d'un millimètre. Sa main s'emmêle dans mes cheveux, tirant légèrement ma tête en arrière pour exposer mon cou.

— Huit ! Sept !

— Vous allez me détester pour ça, souffle-t-il.

— Je me déteste déjà assez. Alors faites-le. Faites-moi sentir que je suis encore en vie.

— Six ! Cinq !

Il s'attarde, ses lèvres frôlant les miennes sans les presser. Un supplice délicieux. Mon corps se cambre, cherchant l'impact. Les larmes coulent sur mes joues, mais c'est le dégel.

— Quatre ! Trois !

Sa main libre s'ancre dans ma taille, une prise possessive qui me fait chanceler.

— Deux !

Il inspire brusquement.

— Un !

Le cri de la foule explose, les confettis pleuvent, mais le seul bruit que j'entends est le fracas de mon propre cœur. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes avec une urgence qui me brise et me reconstruit à la fois. Ce n'est pas un baiser de fête, c'est une collision. Le goût du champagne se mêle au sel de mes larmes, une amertume sucrée qui court-circuite ma raison.

Sous la pression de sa bouche, je sens mon invisibilité se craqueler. Je ne suis plus le reflet flou du miroir ; je suis de la chair, du sang, un désir hurlant qui s'éveille après une trop longue hibernation. Il m'entraîne vers l'obscurité d'un renforcement drapé de velours. Le bruit de la fête devient une rumeur lointaine. Il me plaque contre la paroi froide. Le contraste entre la pierre dans mon dos et sa chaleur contre mon torse m'arrache un cri que je ne reconnais pas.

— Regarde-moi, Sophie, murmure-t-il.

Ses prunelles sont dévorantes.

— Je t'ai vue toute la soirée. La femme qui attendait qu'on vienne la réclamer.

Je secoue la tête, le souffle court.

— Je ne savais plus si j'existais encore.

— Tu existes.

Il capture à nouveau mes lèvres. La caresse est plus lente, exploratoire. Sa main descend le long de ma colonne, chaque vertèbre s'allumant sous son passage. La soie glisse sous ses paumes. Sa main s'arrête au creux de mes reins, me pressant plus fermement contre lui. Je sens la dureté de son désir, une réalité physique qui me ramène brutalement à mes besoins étouffés. Un spasme me traverse les hanches. Mes ongles griffent sa nuque, cherchant un ancrage dans la tempête.

— C'est trop, j'articule.

— C'est ce que tu voulais. La fin du silence.

Sa main remonte sous l'ourlet de ma robe, effleurant le haut de mes bas. Le contact sur ma peau nue est électrique, presque douloureux tant il est neuf. Ses doigts sont experts, remontant avec une lenteur calculée qui me torture. Je ferme les yeux, laissant ma tête retomber contre le mur. Les larmes sont chaudes, libératrices. Elles lavent les années perdues, les dîners silencieux, le lit froid où je m'excusais d'occuper de la place. Tout s'évapore sous la chaleur de sa paume.

Le plaisir me frappe avec la force d'une lame de fond. Je gémis son nom alors qu'il trouve le rythme qui me fait basculer. Ses mouvements sont possessifs. Il me traite comme une femme que l'on a trop longtemps négligée et que l'on veut saturer de sensations. Chaque pression est une revendication pour mon futur. Mon corps vibre, il réclame, il exulte enfin.

L'orgasme est une déflagration. Je m'accroche à ses épaules, mes jambes tremblantes, tandis que mon souffle s'étire en un long sanglot contre son épaule. Il me maintient

debout, me berçant dans le contrecoup de l'explosion. Nous restons ainsi de longues minutes, nos respirations s'accordant dans la pénombre. L'agitation de la nouvelle année continue derrière les rideaux, mais le temps s'est arrêté.

Lorsqu'il finit par s'écarter pour essuyer une larme sur ma joue, son regard est empreint d'une tristesse solennelle. Il sait, comme moi, que ce n'est pas une simple aventure. C'est le premier jour de ma vie après le deuil de moi-même. Je lisse ma robe, les mains tremblantes. Le reflet que j'ai vu plus tôt n'existe plus. Ce soir, je suis née dans les bras d'un étranger qui a su lire ma douleur avant de réveiller ma vie.

Chapitre 2

Le Seuil de l'Éclipse

La rugosité de la pierre contre mes omoplates est une morsure nécessaire, un ancrage brutal alors que le monde vacille. Dans cette alcôve étroite de l'Éclipse, le velours des rideaux, lourd et étouffant, agit comme un linceul sur les échos de la fête, étouffant les rires gras et le tintement cristallin des coupes de champagne. Ici, l'air saturé d'électricité statique fait se dresser les pores de ma peau, m'arrachant à l'engourdissement d'une vie que je ne reconnais plus.

Julien ne bouge pas. Sa main, celle qui vient de recueillir la trace humide sur ma joue, reste suspendue à quelques millimètres de mon visage, telle une menace ou une grâce. Je perçois la chaleur irradiant de sa paume, cette promesse de réconfort que je me sens incapable de mériter. Mes doigts tremblent. Je m'acharne à lisser nerveusement les plis de ma robe en soie, ce tissu si fin qu'il n'est qu'un souffle, une parure de guerre achetée pour raturer dix ans de beige, dix ans de coton sage, dix ans d'une invisibilité que Thomas avait érigée en vertu.

— Ne la lisse pas, murmure Julien.

Sa voix possède l'amertume d'un café noir, sombre et habitée.

— J'aime quand elle est froissée. Cela signifie qu'on a enfin commencé à vivre.

Je lève les yeux. Dans la pénombre, ses traits sont sculptés par des ombres dures, une architecture de douleur et de retenue. Il porte la mélancolie comme une seconde peau, une élégance brisée qui entre en résonance avec ma propre faille. On murmure qu'il vient ici pour s'oublier dans la chair des autres, pour noyer le fantôme d'une femme

trop aimée. Et moi, je suis là pour réapprendre le derme, pour ramper hors du tombeau de mon mariage. Deux naufragés sur un îlot de velours.

— J'ai l'impression que si je lâche ce tissu, je vais m'effondrer, j'avoue dans un souffle.

Ma propre honnêteté me brûle la gorge. J'aurais voulu jouer l'assurance, la prédatrice franchissant le seuil d'un club libertin avec la certitude d'une femme renaissante. Mais la pierre froide et le regard de Julien me ramènent à ma nudité émotionnelle. Il fait un pas. L'espace entre nous s'asphyxie. Son parfum — cèdre et tabac froid — envahit mes sens, m'enveloppant comme une promesse de danger. Il pose ses mains sur les miennes, immobilisant mon manège nerveux. Ses doigts sont longs, fermes. À travers la soie, la pression est une décharge. Je sens la dentelle de mes bas mordre le haut de mes cuisses, une démarcation invisible qui me rappelle que sous cette étoffe de luxe, je suis offerte à l'inconnu.

— Regarde-moi, Sophie.

Je m'exécute, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau captif.

— Ce soir, personne ne te demande d'être une épouse, une mère ou une ombre. Tu n'es qu'un corps qui a faim. Et j'ai la même faim que toi.

Il laisse glisser une main, lentement, le long de ma hanche. Le froissement de la soie est le seul son dans notre refuge, un bruit de déchirure, de fin du monde. Ma respiration se hache. La paume effleure la courbe de mon bassin, là où le tissu se tend à l'extrême. La sensation est si aiguë que mes paupières se ferment. Pendant une décennie, les mains qui m'ont touchée étaient distraites, routinières. Julien, lui, explore un territoire sacré. Chaque millimètre conquis sous ses phalanges devient le centre de l'univers.

— Tu trembles encore, souffle-t-il contre mon oreille.

— C'est l'hiver... il ne veut pas me quitter.

— Alors laisse-moi le brûler.

Sa bouche frôle mon cou sans s'y poser. Un supplice. Je rejette la tête en arrière contre la paroi, et le contact de la pierre glacée avec ma nuque crée un court-circuit avec la chaleur de son souffle. Je cherche ses mains, non plus pour les arrêter, mais pour les guider. Mes doigts s'agrippent à ses revers, je l'attire, cherchant à écraser ma poitrine contre la sienne, à éprouver la structure solide de son corps contre ma propre fragilité.

Le rideau remue, un courant d'air fugace apportant l'odeur de la débauche qui règne au-delà. Mais le monde s'est réduit à cette alcôve, à cet homme qui lit en moi comme dans un livre de plaies ouvertes. Ses doigts s'insinuent sous le bord de la soie, trouvant le contact direct avec ma peau. Le choc me fait étouffer un gémissement. C'est le seuil. Je sens que si je le laisse monter encore, vers l'intimité de mes seins comprimés par le corset, la Sophie de « l'avant » mourra pour de bon. C'est exactement ce que je suis venue chercher : une petite mort avant la renaissance.

Sa main s'attarde sur mes côtes, sentant chaque inspiration désordonnée, chaque sursaut de mon âme qui tente de s'échapper par les pores. Il n'exige rien, il attend mon signal, respectant cette vulnérabilité brute.

— Tu hésites, Sophie.

Il prononce mon prénom avec une lenteur cruelle, en goûtant l'amertume.

— As-tu peur de ce que je vais trouver sous cette soie, ou de ce que tu vas y découvrir toi-même ?

Je n'ose plus le regarder. Ma gorge se serre sur une boule de larmes sèches.

— Je ne sais plus qui je suis quand on me touche sans me demander pardon, j'articule dans un souffle brisé.

Il marque un temps, sa main se resserrant sur ma taille pour me cambrer davantage. Le contact de son bassin contre le mien est une brûlure sourde, une promesse de domination que mon corps appelle en secret. Il me fait pivoter avec une lenteur de métronome jusqu'à ce que je sois face à lui.

— Ici, personne ne demande pardon, répond-il, sa voix descendant d'une octave. On prend ce qui est offert. Et tu es venue pour t'offrir, n'est-ce pas ? Pour que quelqu'un vienne enfin arracher les lambeaux de ton silence.

Il lève son autre main. Je ferme les yeux, attendant l'emprise. Mais ce sont ses articulations qui viennent effleurer ma joue, une caresse si légère qu'elle me fait plus de mal qu'une gifle. Une larme s'échappe, traçant un sillon d'humidité brûlante. Il la recueille avec une dévotion terrifiante.

— Ne pleure pas pour la femme que tu étais il y a dix minutes. Elle n'était qu'une prisonnière qui aimait ses barreaux.

Ses doigts quittent mon visage, descendent le long de mon cou, s'attardant sur la dépression de ma gorge où mon pouls s'affole. Sa paume glisse vers le décolleté, s'insinuant sous le bord du tissu. La chaleur de sa peau contre la mienne crée un contraste brutal avec la douceur malade de ma propre chair. Il descend, millimètre par millimètre, écartant la soie comme on écarte les voiles d'un sanctuaire profané.

Le froid de l'air mord ma peau libérée, mais la sensation est aussitôt effacée par la pression de ses doigts qui entourent le galbe de ma poitrine. Je pousse un soupir

étranglé, exposant ma gorge à ses lèvres invisibles. Une agonie délicieuse.

— Regarde-moi.

J'obéis. Ses yeux sont des puits de pétrole en feu. Sa main s'affirme, pétrissant la chair tendre avec une autorité qui me fait gémir de honte et de plaisir. Le corset craque sous la tension. Mon mamelon durcit sous son pouce, trahison biologique d'un désir que je ne peux plus nier.

— Dis-le, exige-t-il, son visage si proche que je bois son souffle. Dis-moi ce que tu ressens quand je te traite comme l'objet de mon désir, et non comme le sujet de tes devoirs.

— J'ai l'impression... d'exister, murmure-je dans un râle. J'ai l'impression que vous me sculptez dans la douleur.

Un sourire sans pitié effleure ses lèvres. Sa main libre redescend brusquement, saisissant le bas de ma robe pour la remonter. Je sens le frottement du tissu contre mes bas, puis le contact électrisant de ses doigts sur la peau nue, juste au-dessus de la dentelle. Il s'arrête à la frontière, là où l'humidité trahit mon trouble.

L'air devient rare. Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste. Je suis une naufragée et il est la tempête. Sa main remonte encore, trouvant le chemin de l'ouverture de ma lingerie, là où le velours rencontre la chair.

— Tu es si prête, Sophie. Si affamée d'être enfin brisée.

Je hoche la tête, incapable de parler, alors que la pression de ses doigts se fait précise, insistante. Le monde — les murmures, les corps qui se frôlent dans l'ombre — s'efface. Il n'y a plus que cette main, cette chaleur dévastatrice entre mes jambes, et ce vide béant dans ma poitrine qui attend d'être comblé.

Il se penche, ses lèvres s'écrasant sur les miennes pour une revendication sauvage. C'est un assaut de langue et de dents, un goût de cuir et de faim. Tandis qu'il dévore ma bouche, ses doigts s'insinuent plus profondément, trouvant le centre de mon tourment. Je perds pied. La tension monte, insoutenable. Il entame un mouvement lent, méthodique, qui me fait perdre toute notion d'espace. Je suis suspendue à ses lèvres, à ses mains, à cette blessure ouverte qu'il panse avec du feu.

Ses lèvres quittent les miennes pour mordre le lobe de mon oreille. Je rejette la tête en arrière, mon souffle s'échappant en gémissements hachés. C'est le son d'une femme qui se brise pour mieux se rassembler. Ses doigts bougent avec une précision cruelle. Il connaît le rythme, la pression exacte qui me fera vaciller. Je sens le glissement humide, la friction insupportable. Chaque mouvement ascendant arrache un lambeau de ma réserve. Ma respiration devient un sifflement erratique.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Mes yeux sont embués de larmes de soulagement et de peur. Son regard est une éclipse. Il ne me juge pas ; il me lit. Il voit la cicatrice de mon passé et il la piétine à chaque poussée. Il augmente la cadence, son pouce venant presser avec une insistance dévastatrice le point où se concentre désormais toute mon existence.

Le plaisir n'est plus une vague ; c'est un incendie. La chaleur se diffuse dans mes cuisses, raidit mes muscles. Je suis une corde trop tendue.

— Tu sens ça ? murmure-t-il. Tu sens comme tu m'appartiens ? Comme le reste du monde n'est qu'un mensonge ?

Je ne peux pas répondre. Ma voix est noyée. Je hoche simplement la tête dans une soumission volontaire. Il resserre sa prise, m'écrasant contre lui. La dureté de son sexe contre mon ventre est une promesse supplémentaire. Le rythme s'accélère. Ses

doigts dansent une chorégraphie frénétique. Mon bas-ventre se noue en un spasme violent. La douleur émotionnelle se transmue en une jouissance physique si pure qu'elle m'aveugle. Mon dos se cambre.

— S'il te plaît... ne me lâche pas...

— Jamais.

Le climax me percute avec la violence d'une vague de fond. C'est un déchirement magnifique. Chaque muscle se contracte dans une extase qui ressemble à un cri. Les larmes débordent enfin, coulant sur mes joues tandis que je m'effondre contre lui, vidée, mon cœur battant la chamade contre ses pectoraux. À l'intérieur de moi, ses doigts s'immobilisent, me soutenant, gardant le contact alors que les dernières ondes me parcourent.

Je reste ainsi, tremblante, nichée dans le creux de son cou, inhalant l'odeur de sa peau et de l'ombre. Le silence n'est plus lourd de menaces, mais de vérités. La femme qui est entrée ici est morte sur l'autel de cette étreinte.

Il retire lentement ses doigts, me laissant une sensation de vide insupportable. Avec un mouchoir de soie, il essuie mes joues avec une tendresse qui me brise plus sûrement que sa domination. Puis, il me redresse pour m'obliger à affronter la réalité.

— Bienvenue de l'autre côté.

Il ajuste la bretelle de ma robe d'un geste de possession absolue. Je sais alors que ce n'était pas une fin. Le seuil est franchi. Derrière moi, la porte du monde ordinaire s'est refermée, et la clé est entre ses mains. Je n'ai plus peur. J'ai faim. Une faim que lui seul pourra apaiser.

Je prends une inspiration profonde, redressant le menton. L'obscurité de l'Éclipse ne

m'effraie plus ; elle m'habille. Je pose ma main sur la sienne, acceptant le pacte scellé dans la sueur et les larmes. La nuit ne fait que commencer.

Chapitre 3

L'Homme au Masque de Soie

Ma main est posée sur la sienne, un contact dérisoire qui me brûle pourtant comme une flétrissure. Derrière nous, la lourde porte de l'Éclipse vient de se refermer, étouffant les rumeurs glacées du pavé parisien pour nous plonger dans cette atmosphère de soufre et de soie. Ici, l'air est saturé de promesses pesantes, d'un mélange d'ambre et de cuir qui s'insinue déjà sous ma peau, réveillant des zones d'ombre que j'avais cru définitivement éteintes sous le linceul de ma vie passée.

Je garde le menton redressé, une posture de défi apprise pour masquer le vertige qui me tord le ventre. Ses doigts sont chauds sous les miens, une chaleur d'homme, solide, qui contraste violemment avec les dix années de glace que je viens de traverser. Mon mari m'avait rendue transparente, une silhouette familière dans le décor de son existence, un meuble dont on ne remarque plus la patine, un fantôme sans voix. Mais ici, sous le regard de cet étranger dissimulé derrière un loup de soie noire, je me sens soudainement, violemment exposée. Chaque pore de ma peau semble crier sa propre existence.

Ses yeux ne me lâchent pas. Ils sont sombres, habités par une tristesse qui fait écho à la mienne, une mélancolie de luxe qui n'appartient qu'à ceux qui ont trop vu, trop possédé et trop perdu.

— Vous ne devriez pas essayer de retenir ce qui ne demande qu'à s'échapper, murmure-t-il.

Sa voix est un timbre de basse, un velours qui écorche. Avant que je n'aie pu répondre, sa main libre s'élève. Je ne recule pas. Je n'en ai pas la force ; peut-être

est-ce l'envie qui me cloue au sol. Il sort un mouchoir de soie de la poche de sa veste. Le geste est d'une élégance anachronique, presque solennel. Sans rompre le contact visuel, il vient tamponner le coin de mon œil droit. Je n'avais même pas senti la larme trahir ma façade.

Le tissu est d'une douceur insupportable. Il glisse sur ma joue avec une lenteur calculée, recueillant l'humidité salée de mon échec.

— Ce n'est que de la condensation, je souffle, ma voix n'étant plus qu'un fil ténu, prêt à rompre. Le choc thermique entre le dehors et l'intérieur.

— Le choc est réel, Sophie, dit-il en prononçant mon prénom comme s'il en connaissait chaque syllabe depuis toujours. Mais il n'a rien à voir avec la météo. C'est le poids de l'invisibilité qui s'évapore. C'est douloureux, n'est-ce pas ? De redevenir quelqu'un aux yeux de quelqu'un d'autre.

Je frissonne. Sa main sur la mienne se raffermi, non pas pour me contraindre, mais pour m'ancrer dans ce présent brûlant. Je sens la rugosité de sa paume, la pression de ses doigts qui semblent lire mon pouls à travers ma peau. Je me sens comme une écorchée vive.

— Pourquoi me regardez-vous comme si vous lisiez en moi un livre que j'ai moi-même oublié d'ouvrir ?

Il esquisse un demi-sourire, une ombre de charme qui ne parvient pas jusqu'à ses yeux. Il range le mouchoir humide dans sa poche, un secret qu'il garde désormais contre lui.

— Parce que je porte les mêmes cicatrices, même si les miennes sont mieux cachées sous ce costume. Nous sommes deux spectres dans une salle de bal, Sophie. Mais ce soir, j'ai envie de sentir le sang battre à nouveau. Pas vous ?

Il se rapproche d'un pas, brisant la distance de sécurité. Son parfum — un mélange de tabac froid, de santal et d'une note métallique, presque sauvage — m'envahit. Je sens le bord de sa veste frôler ma robe de satin, un contact si léger qu'il en devient insoutenable. Mon corps, sevré de désir depuis une éternité, réagit avec une trahison immédiate. Mes seins se durcissent sous le tissu fin, une onde de chaleur liquide descend entre mes cuisses, et je déteste la facilité avec laquelle il brise mes défenses.

— Je ne suis pas venue ici pour parler de mes blessures, Julien.

— Personne ne vient ici pour parler, rétorque-t-il, sa voix descendant d'un octave. On vient ici pour faire taire le bruit dans nos têtes par les cris du corps. Mais vous... vous avez besoin de plus que de simples mains sur vous. Vous avez besoin d'être reconnue.

Il lâche ma main. Ce n'est pas une libération, c'est un vide soudain, un gouffre. Il fait un signe vers le bar d'acajou sombre qui trône au centre de la pièce. Les lumières tamisées s'y reflètent dans les bouteilles de cristal comme autant de promesses de déchéance et de renaissance.

Je le suis, mes talons claquant sur le sol avec une assurance que je ne possède pas encore. Chaque pas me rapproche d'un précipice que j'ai moi-même choisi d'atteindre. En m'asseyant sur le cuir frais du tabouret, je sens l'électricité statique saturer l'espace. Il s'installe à mes côtés, suffisamment près pour que je sente la chaleur de sa cuisse contre la mienne. C'est un contact minimal, mais dans le silence feutré de l'Éclipse, c'est un hurlement.

Julien fait tourner le pied de son verre entre ses doigts longs et agiles, des doigts que j'imagine déjà explorer des territoires plus intimes, plus interdits.

— À quoi pensez-vous, Sophie ? Ses yeux plongent dans les miens, impitoyables.

— À la dernière fois qu'un homme m'a regardée sans avoir l'air de voir à travers moi. Je n'arrive pas à m'en souvenir.

— Alors oubliez tout. Ne vous souvenez que de la sensation de cette peau contre la vôtre. Ici. Maintenant.

Son index remonte lentement le long de mon avant-bras. Le contact déclenche une décharge qui me fait tressaillir. C'est une caresse presque chaste, mais chargée d'une intention si brute qu'elle me coupe le souffle. Chaque millimètre de peau qu'il touche semble s'éveiller à une vie nouvelle, douloureuse et exquise à la fois.

— Vous jouez à un jeu dangereux, je murmure, tandis que ma tête bascule légèrement en arrière, offrant malgré moi ma gorge à son examen.

— Ce n'est pas un jeu, Sophie. C'est une nécessité.

Il s'approche de mon oreille, son souffle chaud provoquant un incendie sur mon cou.

— Je veux voir jusqu'où vous êtes prête à aller pour vous sentir à nouveau vivante. Je veux savoir si sous cette robe de soie, il reste une femme capable de brûler, ou s'il n'y a que de la cendre.

Mes doigts se serrent sur le bord du bar jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. La tension est devenue une chose physique, une corde tendue à rompre qui nous lie dans l'obscurité dorée de ce sanctuaire. Je sais, à cet instant précis, que je ne sortirai pas de l'Éclipse la même femme que celle qui y est entrée. Et c'est précisément ce qui me terrifie le plus : cette envie de sombrer avec lui.

— La cendre est tout ce qui survit quand on a tout perdu, Julien, je réponds d'une voix qui tremble. Elle ne brûle pas. Elle salit.

Il ne recule pas. Au contraire, sa main quitte le comptoir pour venir se poser sur ma hanche. La pression est ferme, possessive. À travers la soie fine de ma robe, la chaleur de sa paume est un choc électrique. Ce n'est pas une caresse amoureuse ; c'est une revendication. Il cherche la faille, l'endroit précis où mon armure se fissure.

— La cendre protège les braises, Sophie. Vous vous cachez derrière vos deuils comme derrière un rempart. Mais vos yeux disent que vous avez faim.

Il fait glisser sa main avec une lenteur de supplicié, remontant le long de mes côtes. Je retiens ma respiration. Le tissu se froisse sous ses doigts, créant un murmure de soie qui semble hurler dans le silence. Mon cœur cogne si fort que je suis certaine qu'il peut le sentir sous sa paume lorsqu'il s'arrête juste en dessous de la courbe de mon sein.

Une chaleur liquide s'insinue dans mes membres, une lourdeur oubliée qui irradie jusqu'au creux de mes reins. Je me sens vulnérable, comme si ce bar était devenu une scène de théâtre où je suis mise à nu.

— Pourquoi moi ? je souffle, les yeux clos pour ne pas sombrer dans le gris orageux de son regard.

— Parce que l'effacement est un gâchis que je ne peux tolérer. Et parce que je reconnais en vous ce que je porte moi-même : cette certitude que le plaisir est la seule réponse à la vacuité du monde.

Son pouce vient effleurer la naissance de mon sein. Le contact est si vif que je ne peux réprimer un petit gémissement. C'est un son pathétique, un aveu de défaite. J'ai envie de repousser sa main, de crier que je ne suis pas un objet de curiosité, mais mes doigts restent crispés sur le zinc froid. Je suis fascinée par la cruauté de mon propre désir. Il me traite comme une énigme à résoudre, et je n'ai jamais eu autant envie d'être déchiffrée.

— Regardez-moi, Sophie.

C'est un ordre. J'obéis. Nos regards s'entrechoquent.

— Vous avez peur, constate-t-il à voix basse.

— Vous aussi, vous devriez avoir peur. On ne joue pas avec les ruines sans prendre le risque de s'effondrer avec elles.

— Alors laissons tout s'effondrer.

Sa main s'enfonce dans mes cheveux, à la base de ma nuque. Il incline ma tête en arrière avec une autorité tranquille, m'obligeant à m'offrir. Son autre main descend vers ma cuisse, soulevant le bord de ma robe. Le contraste entre l'air frais sur ma peau et la brûlure de ses doigts est insoutenable.

— Est-ce que vous sentez ça ? Votre peau qui frissonne sous mon contact... C'est là que la vie recommence. Dans ce petit espace entre la douleur et le plaisir.

Je mords ma lèvre pour ne pas crier. Ses doigts tracent des cercles torturants sur l'intérieur de ma cuisse. Je me déteste d'être aussi réactive, de sentir cette humidité traîtresse qui témoigne de mon éveil.

— Vous êtes si tendue, murmure-t-il, sa voix devenant une vibration rauque qui résonne dans mon bas-ventre. Je me demande quel son vous feriez si je décidais de vous briser pour de bon.

— Essayez, je défie, ma voix n'étant plus qu'un murmure étranglé.

C'est une invitation au désastre. Mais à cet instant, l'idée de voler en éclats me semble

préférable à celle de continuer à vivre dans ce gris permanent. Je veux qu'il m'utilise pour me rappeler que j'ai encore des nerfs, que je peux encore ressentir quelque chose de violent.

Il intensifie la pression, remontant encore, frôlant la dentelle de ma lingerie. Le monde disparaît. Le barman, les clients, la musique jazz... tout s'évapore pour ne laisser que ce périmètre où nos peaux se consomment.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez. Si je commence, je ne m'arrêterai pas avant d'avoir trouvé ce qui se cache au fond de ce silence. Je veux vos larmes autant que vos cris.

Ses doigts se glissent sous l'élastique de ma culotte, une intrusion brutale et délicieuse qui me fait arquer le dos. Mes ongles s'enfoncent dans le bois du bar. C'est trop, trop vite. La douleur de mon passé se mélange à l'urgence du présent. Une larme solitaire s'échappe de mon œil clos et roule sur ma joue.

Il la recueille du bout de son doigt libre, l'observe comme un trophée précieux, puis la porte à ses lèvres.

— Voilà, dit-il avec une tendresse qui me brise plus sûrement que sa dureté. Voilà la première preuve. Vous n'êtes pas de la cendre, Sophie. Vous êtes un océan qui ne demande qu'à déborder.

Sa main s'aventure plus loin. Je sens la rugosité de sa paume contre la finesse de ma chair, un contraste qui me donne le vertige. Il ne me quitte pas des yeux.

— Dites-le, ordonne-t-il d'une voix vibrante de cette autorité qui me terrifie. Dites-moi que vous avez besoin de sentir autre chose que ce vide qui vous dévore.

— Je... je n'en peux plus.

Ma tête bascule, offrant ma gorge à la lumière tamisée. Je déteste cette vulnérabilité, cette façon dont il déshabille mon âme avant même d'avoir retiré le moindre tissu. Il entame un mouvement circulaire, rythmé, implacable. La chaleur irradie de mon ventre, se propageant comme un poison doux. Chaque pression semble arracher une strate de ma défense. Je sens les larmes, les vraies, celles qui ne demandent pas la permission, affluer de nouveau.

Ses lèvres descendent dans le creux de mon cou, là où mon pouls bat la chamade. Sa langue trace une ligne de feu sur ma peau, et je lâche un gémissement que je ne reconnais pas. C'est un son rauque, animal.

— Voilà votre cri, souffle-t-il avec une satisfaction sombre. Ne le retenez pas. Laissez-le me dire tout ce que vous avez enfoui. Chaque secret, chaque deuil. Donnez-les-moi.

Il intensifie le rythme. Sa main devient une présence colonisatrice. Je sens le tissu de ma lingerie, mouillé, froisser contre ma chair. Je ne suis plus Sophie, la veuve inconsolable, la femme aux cicatrices invisibles. Je suis une tension pure, un arc bandé jusqu'à la rupture.

Je ferme les yeux si fort que des étoiles dansent sous mes paupières. Le plaisir monte, insoutenable, mêlé à une détresse si profonde que j'ai l'impression que mon thorax va éclater.

— Julien... je... s'il vous plaît...

— Regardez-moi, Sophie.

Ses doigts cessent brusquement leur mouvement, me laissant au bord du précipice, le corps vibrant d'une frustration atroce. J'ouvre les yeux, embués, et je rencontre son

regard de prédateur. Il exige une reddition totale. Je plonge mes mains dans ses cheveux et je le tire vers moi avec une force née du désespoir.

— Prenez-moi, je murmure, ma voix se brisant. Cassez ce silence. Je vous en supplie... je ne veux plus être seule là-dedans.

Un éclair de triomphe passe dans ses yeux. Il reprend son mouvement, plus vif, plus exigeant. Il insère deux doigts, comblant le vide avec une autorité qui me fait cambrier le bassin contre lui dans un réflexe de survie. C'est trop. L'émotion et la sensation fusionnent dans une explosion dévastatrice. Mon cri se perd contre son épaule alors que mon corps est secoué de spasmes violents, des ondes de choc qui semblent fracturer chaque certitude.

Les larmes coulent sans s'arrêter, inondant mon visage, trempant le col de sa chemise. Je m'effondre contre lui, mes forces m'abandonnant. Il me retient, ses bras m'encerclant comme des cercles de fer, me protégeant du monde et de ma propre chute. Il ne dit rien. Il me laisse pleurer, le front appuyé contre le sien.

Le silence revient dans le bar, mais il est habité, lourd de cette électricité qui survit à l'orage. Ma poitrine se soulève encore de hoquets irréguliers. Je me sens vide, nettoyée, et en même temps terrifiée par le pouvoir qu'il vient de prendre sur moi en une seule étreinte.

Il finit par reculer d'un pas, ses mains glissant lentement le long de mes bras. Ses doigts sont encore humides de moi. Il ajuste sa veste avec une élégance glaciale, redevenant en un instant cet étranger mystérieux, alors que je reste là, le cœur à nu sur ce comptoir de bois sombre.

— Ce n'était que l'introduction, Sophie, dit-il d'une voix basse. Vous avez appris à pleurer. La prochaine fois, je vous apprendrai à renaître.

Sans un mot de plus, il se détourne et s'enfonce dans l'ombre.

Chapitre 4

Minuit, l'Explosion

L'âpreté du bois sombre contre mes reins m'offre une ancre dérisoire alors que mon univers vacille. Je suis soudée à ce comptoir, les jambes tremblantes, le souffle haché par des hoquets que je ne parviens plus à étouffer. Ma poitrine se soulève avec peine sous l'étoffe désordonnée de ma robe. Je sens la morsure de ma dentelle, cette armure de soie choisie pour me sentir à nouveau femme, désormais humide et froissée contre ma peau. Elle colle à mes seins comme un reproche, un rappel de l'électricité brutale qui vient de nous traverser.

Julien s'éloigne. Son dos, large et impénétrable sous sa veste de costume, s'enfonce déjà dans l'obscurité du bar. Il ne se retourne pas. Je fixe le col de sa chemise blanche, là où le tissu s'est assombri, lourd de l'humidité de mes larmes. Je l'ai marqué de ma détresse. Je l'ai souillé de cette vulnérabilité que j'avais juré de garder sous clé après que mon mariage s'est effondré dans le silence et l'indifférence. Pendant dix ans, j'ai été un fantôme dans ma propre maison. Ici, dans les entrailles de l'Éclipse, je suis enfin réelle, mais cette réalité est une brûlure.

Il s'arrête à la lisière de la pénombre. Sa main droite pend le long de son corps. De là où je suis, je vois l'éclat de ses doigts, encore brillants, encore imprégnés de moi. C'est une image d'une violence érotique insoutenable. Ce fluide, preuve d'un plaisir arraché à la douleur, semble peser des tonnes au bout de ses phalanges.

— Julien, murmuré-je.

Le nom s'écorche contre ma gorge sèche. Il ne répond pas. Au loin, dans la salle principale du club, les rumeurs s'intensifient. Le tumulte des fêtards qui s'apprêtent à

basculer dans une nouvelle année filtre à travers les murs tendus de velours rouge. C'est un grondement sourd, une marée humaine réclamant la joie alors que nous sommes ici, suspendus dans un vide chargé de soufre et de regrets.

« Dix ! Neuf ! Huit ! » scandent les voix lointaines. Le décompte a commencé. Il sonne comme le glas de la femme que j'étais.

Soudain, il pivote. Ses yeux, deux abîmes de mélancolie sombre, me transpercent. Il ne sourit pas. Il n'y a aucune douceur dans son regard, seulement une reconnaissance sauvage de nos fêlures communes. Il revient vers moi, pas à pas, avec cette démarche de prédateur blessé qui me fait frémir. L'odeur de son parfum — un mélange de cèdre et d'orage — m'atteint avant lui.

— Tu trembles, Sophie, dit-il d'une voix basse, éraillée.

Il est si près que je sens sa chaleur irradier, contrastant avec la fraîcheur de la pièce. Il lève sa main — cette main qui porte encore mon empreinte — et la pose sur le comptoir, juste à côté de ma cuisse. L'air entre nous devient irrespirable, saturé de l'odeur du vieux cuir et de ce désir brut qui refuse de mourir malgré la tristesse.

« Cinq ! Quatre ! »

Je devrais partir. Je devrais lisser mes vêtements et retrouver la nuit parisienne. Mais quand sa main quitte le bois pour venir se loger dans le creux de ma nuque, je perds toute volonté. Ses doigts humides glissent sur ma peau chauffée à blanc, laissant une trace de fraîcheur qui déclenche une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale.

— Je ne peux pas te donner ce que tu cherches, murmure-t-il contre mes lèvres, son souffle court se mêlant au mien. Je n'ai plus rien à offrir.

— Je ne veux rien, répliqué-je dans un souffle désespéré. Je veux juste... me souvenir que j'existe.

Il serre sa prise, me forçant à lever le visage. Sa blessure est là, dans le plissement de ses yeux, dans la tension de sa mâchoire. Il est mon miroir. Nous sommes deux naufragés s'accrochant l'un à l'autre au milieu d'une fête à laquelle nous n'appartenons pas.

« Trois ! Deux ! Un ! »

L'explosion de cris au-dehors est étouffée par le bruit de mon propre cœur. Minuit. Le monde bascule. Julien s'empare de ma bouche avec une ferveur qui ressemble à un combat. Ce n'est pas un baiser de célébration ; c'est une collision de solitudes. Ses lèvres sont chaudes, exigeantes. Le goût salé de mes larmes se mêle à l'amertume du gin qu'il a bu.

Ses mains ne me ménagent pas. L'une d'elles descend le long de ma gorge, pressant juste assez pour me faire gémir, tandis que l'autre cherche le bord de ma robe, s'engouffrant sous le tissu pour retrouver la dentelle moite de ma lingerie. Le contraste entre sa paume rugueuse et la délicatesse de ma peau est un incendie. Je me cambre, cherchant davantage de ce contact qui me dévaste et me reconstruit à la fois.

Il me soulève sans effort pour m'asseoir plus fermement sur le comptoir avant de m'entraîner vers le sofa de cuir sombre dans l'alcôve voisine. Mes jambes s'ouvrent instinctivement pour l'accueillir. La dureté du bois est oubliée, remplacée par la solidité de son corps contre le mien. À travers ma culotte de soie trempée, je sens sa virilité qui me presse, urgente, brisant les dernières barrières de ma pudeur.

— Sophie... grogne-t-il contre mon cou.

Il y a une urgence nouvelle dans ses gestes, une sorte de détresse charnelle. Ses doigts

ne caressent plus, ils s'imposent. Il écarte le tissu fragile de mon soutien-gorge, libérant un sein que sa bouche vient aussitôt capturer. La sensation de sa langue, chaude et impérieuse sur mon mamelon durci, me fait rejeter la tête en arrière dans un cri muet. Dans ce salon privé de l'Éclipse, je sens enfin l'explosion promise. Ce n'est pas le Nouvel An que je célèbre. C'est le retour à la vie, dans ce qu'elle a de plus beau et de plus douloureux.

— Regarde-moi, Sophie, murmure-t-il, sa voix vibrant jusque dans ma poitrine.

Je n'y arrive pas tout de suite. Mes paupières sont lourdes, lestées par les années de solitude. Mais il insiste, redressant mon visage d'une main ferme. Quand mes yeux rencontrent enfin les siens, je vacille. Il n'y a pas que de la luxure dans son regard ; il y a une douleur qui fait écho à la mienne.

— J'ai oublié... que ça pouvait faire cet effet-là, je souffle. Comme si j'allais me briser.

— Tu ne te briseras pas, répond-il avec une certitude qui me fait mal. Tu vas juste enfin sortir de ton exil.

Il glisse une main entre nos corps, sa paume s'écrasant contre ma féminité, là où la soie est devenue une seconde peau. Le choc électrique me fait cambrer le dos. Je veux qu'il comble ce vide qui hurle en moi. Je veux qu'il efface les souvenirs de ceux qui m'ont touchée sans jamais m'atteindre.

Ses doigts s'insèrent sous l'élastique fin. Lorsqu'il trouve enfin ma chair nue, déjà offerte, déjà noyée, je lâche un gémissement qui se perd contre sa bouche. Le baiser est une bataille. Sa langue explore mon palais avec la même autorité que ses doigts explorent mon intimité. Il sait exactement où presser pour me faire perdre pied.

Chaque mouvement de sa main est une ponctuation dans le récit de ma renaissance.

— Tu es si prête, Sophie... grogne-t-il.

Il se recule d'un millimètre, juste assez pour me laisser voir le désir brut qui déforme ses traits. Je vois sa main bouger sous ma robe, le rythme de son poignet qui me conduit vers un sommet que je n'osais plus espérer. Ma tête heurte le dossier du canapé.

— Ne t'arrête pas, je supplie, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux. S'il te plaît, Julian, ne me laisse pas là.

C'est la première fois que je prononce son nom, et le son agit comme un déclic. Il s'arrête net, ses doigts restant enfoncés en moi. La tension est insoutenable. Le silence qui suit est plus bruyant que les feux d'artifice.

— Dis mon nom et dis-moi ce que tu veux vraiment, ordonne-t-il d'une voix rauque. Ce que ton âme exige.

La question est un coup de poignard. Il refuse l'oubli mécanique.

— Je veux... je veux cesser d'être un fantôme, je finis par lâcher dans un sanglot étouffé. Je veux que tu me possèdes jusqu'à ce que je ne puisse plus douter que je suis vivante.

Ses traits s'adoucissent un instant, une ombre de tendresse traversant son visage avant d'être balayée par une détermination renouvelée. Il retire sa main, et le manque est si cruel que je manque de crier. Il se redresse, défaisant d'une main experte sa ceinture. Le cliquetis métallique résonne comme une promesse de libération.

Je regarde ses mains, ces mains qui m'ont tant donné, s'occuper de sa propre urgence. Je vois la ligne tendue de ses avant-bras, les veines saillantes sous sa peau mate. Mon

désir devient une faim dévorante. Je veux le voir perdre le contrôle autant que moi.

Il écarte mes genoux un peu plus, son corps massif surplombant le mien comme un orage prêt à éclater. La pointe de sa virilité vient se loger au creux de mes cuisses. Le contact contre ma peau humide me fait tressaillir.

— Alors regarde bien, Sophie, dit-il en plaquant mes poignets de chaque côté de ma tête. Regarde ce que tu fais de moi.

Il ne pénètre pas encore. Il joue avec le bord de mon abîme, se frottant avec une lenteur calculée. Je sens son rythme cardiaque s'accélérer contre ma poitrine. La sueur perle sur son front. Le monde entier s'est réduit à cette pièce, à cette odeur de désir et de larmes.

— S'il te plaît... murmure-je encore, mes jambes s'enroulant plus fermement autour de sa taille. Maintenant. Brise-moi maintenant.

Il marque un arrêt, ses mains se crispant sur mes hanches. Ses yeux sont deux orages d'ébène. Je vois l'hésitation dans le tressaillement de sa mâchoire, cette noblesse cruelle qui le pousse à vouloir me protéger. Je n'en veux pas. Je veux qu'il me rejoigne dans les décombres de ce que je suis devenue.

Il cède enfin. Dans un gémissement qui ressemble à un aveu de défaite, il pousse.

La sensation est une onde de choc. Ce n'est pas seulement l'invasion de ma chair, c'est l'invasion de ma solitude. Il entre en moi avec une lenteur de supplice, forçant mes muscles à l'accepter, à le chérir. Je rejette la tête en arrière, et un sanglot s'échappe de mes lèvres avant même que le plaisir ne m'atteigne. Je n'ai plus été habitée de la sorte depuis une éternité.

Il s'immobilise, niché au plus profond de moi, son front appuyé contre le mien. Nous

respirons le même air, chargé d'une électricité qui fait grésiller l'atmosphère. Puis, le mouvement commence.

C'est une danse de vagues lourdes. À chaque poussée, il semble vouloir atteindre une partie de moi qui n'appartient pas au corps. Le cuir du canapé grince sous nos poids mêlés. Ses mains encadrent mon visage, ses pouces essuient mes larmes tandis qu'il accélère la cadence.

Le plaisir arrive, mais il n'est pas léger. Il est sombre, pesant. Chaque frottement est une brûlure exquise. Ma peau devient une carte de sensations : la rugosité de sa barbe contre mon cou, la pression de son sexe qui me remplit jusqu'à l'étouffement.

— Encore, je halète. Ne me laisse pas revenir.

Il s'exécute, son rythme devenant féroce. La tendresse se teinte d'une urgence désespérée. Je sens la tension monter, une pelote de nerfs qui se resserre dans mon bas-ventre, irradiant vers mon cœur. C'est une agonie délicieuse.

L'orgasme me percute avec la violence d'une déferlante. Ce n'est pas une simple libération ; c'est un effondrement. Mes muscles se convulsent autour de lui. Je crie son nom dans le creux de son épaule, un cri étouffé par mes pleurs. Au même instant, son corps se cambre, sa semence m'inonde, et il s'effondre contre moi, le souffle coupé.

Le silence qui suit est assourdissant.

Les feux d'artifice ont cessé. Il ne reste que l'odeur de la poudre et le parfum de nos peaux. Il reste là, pesant de tout son poids salvateur. Je sens sa main caresser mes cheveux avec une douceur infinie. Ce geste me fait plus de mal que n'importe quelle blessure : il me rappelle que je peux encore ressentir.

— Je suis là, murmure-t-il contre ma peau. Je ne te lâcherai pas.

Je ferme les yeux. L'année nouvelle a commencé dans le sang et les larmes, sur ce canapé d'un salon oublié. Je suis brisée, comme je l'avais demandé. Mais dans les interstices de mes fêlures, pour la première fois depuis des années, l'air circule à nouveau. Ce n'est pas une guérison. C'est juste le début d'une autre forme de douleur : celle qui signifie qu'on est encore en vie.

Chapitre 5

Le Goût des Regrets

Le cuir du canapé est une morsure glacée contre mes omoplates, contraste brutal avec la fournaise que Julien dépose contre moi. Il est là, de tout son poids, une ancre charnelle qui m'empêche de m'envoler, de me dissoudre dans l'air vicié de l'Éclipse. Son souffle court vient mourir dans le creux de mon épaule, plainte sourde qui résonne encore après l'orage. J'ai les yeux clos, mais je vois tout. Je vois les dix dernières années défiler derrière mes paupières comme une pellicule de film brûlée, jaunie par le mépris et l'indifférence.

Pendant une décennie, j'ai été un meuble. Une présence fonctionnelle dans un appartement trop propre, une silhouette que mon mari traversait du regard sans jamais s'y arrêter. Ici, dans la pénombre de ce salon saturé de musc et de tabac froid, sous le poids de cet homme que je connais à peine, je me sens enfin solide. Dense. Réelle.

La main de Julien s'égaré dans mes cheveux. Ses doigts s'emmêlent dans mes boucles avec une lenteur presque douloureuse, caresse qui n'est pas une demande, mais un constat. Il ne cherche pas à me posséder ; il cherche à s'ancrer, lui aussi. La rugosité de sa paume contre mon cuir chevelu déclenche un frisson électrique qui part de ma nuque pour mourir là où la chaleur de notre union récente palpité encore.

— Tu trembles, murmure-t-il.

Sa voix est un râle chargé d'une mélancolie qui m'arrache un soupir. Comment lui dire que je ne tremble pas de plaisir, mais de rage ? Une rage sourde contre cette Sophie qui a attendu si longtemps pour réclamer son dû. J'ai trente-trois ans et j'ai l'impression d'être née il y a seulement deux heures, sur ce cuir sombre qui grince à

chaque mouvement de nos corps entrelacés.

Je rouvre les yeux. Le plafond du club est invisible, perdu dans des ombres mouvantes. Autour de nous, Paris entame sa première nuit de l'année, aube glaciale que j'imagine blanchir les pavés, mais ici, le temps s'est figé. Je déplace ma jambe, sentant la friction de sa peau, l'humidité qui nous lie, cette colle intime qui marque la fin d'un acte et le début d'un deuil. Le deuil de ma résignation.

— À quoi tu penses ? insiste-t-il.

Il se redresse sur ses coudes, le visage dans l'ombre. Je devine l'éclat de ses yeux, cette lueur brisée que j'ai reconnue dès qu'il m'a abordée au bar. Nous sommes deux naufragés sur un radeau de luxe.

— À tout ce que j'ai laissé mourir, je souffle, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Ma main remonte le long de son dos, suivant la ligne de sa colonne vertébrale. Chaque centimètre que je touche est une victoire sur le vide. Je caresse la cicatrice qu'il porte sur l'omoplate, marque ancienne que mes doigts lisent comme du braille. C'est le langage de ce lieu : on ne raconte pas ses blessures, on les offre au toucher de l'autre.

— Le regret est une perte de temps, Sophie.

Ses mots sont secs, mais son geste contredit sa rudesse. Son pouce suit lentement le contour de ma lèvre inférieure, l'écrasant un peu pour s'assurer que je suis bien vivante. Je sens l'odeur du champagne et de la sueur sur ses doigts. C'est l'odeur de la vérité.

— Ce n'est pas du regret, Julien. C'est une prise de conscience. J'ai passé dix ans à

attendre qu'on me touche comme si j'étais précieuse.

Je sens son corps se tendre. Il se retire un peu, juste assez pour que l'air frais se glisse entre nos poitrines, créant un manque immédiat, une brûlure de vide.

— Tu n'es pas précieuse, dit-il d'un ton brusque, presque cruel. Tu es nécessaire. Ce n'est pas la même chose.

Il plonge sa tête dans mon cou, ses lèvres effleurant ma peau sans m'embrasser vraiment. Ses dents se plantent très légèrement dans l'attache de mon épaule, morsure de contrôle qui me fait arquer le dos. Mes ongles s'enfoncent dans ses flancs, cherchant à lui arracher une autre vérité.

— Recommence, je murmure contre son oreille. Ne me laisse pas réfléchir.

Sa main quitte mes cheveux pour enserrer ma gorge, sans serrer, juste pour marquer sa domination éphémère. Je sens son désir renaître contre ma cuisse, promesse de l'oubli que je réclame. Ma respiration s'accélère. Les larmes que je sentais monter s'évaporent, remplacées par une soif nouvelle.

Il me soulève pour m'ajuster contre lui, le contact de son corps rugueux contre mon intimité m'arrachant un cri étouffé. Il me déshabille du regard avant que ses doigts ne s'attaquent aux derniers obstacles de tissu. Le salon est plongé dans une pénombre bleutée, seule la lueur d'un lampadaire filtre à travers les stores, striant nos corps de bandes d'ombre et de lumière. C'est un décor de film noir, mais la douleur qui me tord le ventre est bien réelle. C'est la douleur de la renaissance.

Lorsqu'il me touche, là, au centre de mon tourment, je manque de défaillir. C'est une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne, une explosion de sensations qui pulvérise mes remparts. Son index et son majeur se meuvent avec une lenteur calculée, explorant mon humidité, testant ma résistance. Je m'arc-boute contre sa

main, mes hanches réclamant davantage pour combler le gouffre qui s'est ouvert en moi.

— On était des lâches, Sophie, finit-il par dire d'une voix rauque. On avait peur que l'incendie nous dévore. On a préféré geler dans notre coin.

Ses mots sont des coups de poignard, précis et cruels. Il a raison. Nous avons sacrifié notre jeunesse sur l'autel d'une sécurité illusoire. Mais ici, la glace se rompt. Je le guide, mes jambes s'enroulant autour de sa taille, le ramenant vers moi avec une force que je ne me connaissais pas. Je veux tout de lui. Son poids, sa rudesse, sa tendresse dévastatrice. Je veux qu'il efface les années de lit froid et de silences polis.

— Maintenant, Julien. S'il te plaît.

Il s'enfonce lentement en moi. La sensation est un déchirement magnifique. Une plénitude qui fait mal, une invasion nécessaire. Je gémiss, le front appuyé contre son épaule, mon corps se contractant autour du sien pour ne plus jamais le lâcher. Chaque mouvement de ses hanches est une question à laquelle je réponds par un cri. Nous ne faisons pas l'amour, nous nous réparons, pièce par pièce, dans le fracas des corps qui se percutent.

Le plaisir monte, vague immense et sombre qui occulte le passé. Julien ne me lâche pas ; il me maintient dans cet espace entre la douleur et l'extase, là où chaque coup de rein résonne comme un aveu.

— Regarde-moi, Sophie... ne me quitte pas des yeux.

Je plonge mon regard dans le sien. J'y vois une faim ancienne, une dévotion qui n'a pas pris une ride malgré les hivers passés loin l'un de l'autre. Le rythme devient sauvage. Je sens la tension s'accumuler, électricité pure. Ma respiration se change en sanglots étouffés, larmes de soulagement qui se perdent dans l'ombre. C'est un

effondrement magnifique. Un spasme violent me traverse, me laissant exsangue, le cœur battant à tout rompre contre ses côtes. Il s'effondre contre moi, son front contre mon cou, tandis qu'il se libère à son tour.

Le silence qui suit est lourd de tout ce que nous n'avons pas su dire.

Le temps se liquéfie. Bientôt, le gris de la nuit cède la place à l'aube, clarté impitoyable qui filtre à travers les rideaux. Julien sombre dans un sommeil lourd, sa tête nichée au creux de mon épaule. C'est l'heure du bilan. Je compte mentalement les années passées à faire semblant, à construire une vie qui n'était qu'un décor. J'étais la spectatrice de mon existence.

Je tourne la tête pour observer son visage. Il a des rides au coin des yeux qu'il n'avait pas autrefois. Nous avons vieilli séparément, nous nous sommes abîmés dans d'autres bras, d'autres promesses rompues. Quel gâchis. Une douleur sourde m'envahit les poumons. Je réalise la quantité de temps que nous avons offerte au néant par orgueil, par peur, par bêtise.

On nous dit que le regret est inutile. C'est un mensonge. Le regret est un goût de fer qui ne s'efface pas. Je caresse ses cheveux, les doigts tremblants. Nous n'avons pas grandi pendant cette absence, nous nous sommes juste asséchés.

Julien bouge dans son sommeil, sa main cherchant la mienne sous les draps froissés. Il la serre, même inconsciemment, comme s'il luttait encore contre l'abandon. Mes larmes reprennent, silencieuses, brûlantes. Ce sont des larmes de deuil. Le deuil de la femme que j'aurais pu être si j'avais eu le courage de rester.

Le soleil finit par percer, ligne d'or révélant la poussière qui danse dans l'air. C'est le matin, le premier jour du reste de notre histoire, ou peut-être le dernier acte d'une tragédie trop longue. Je ferme les yeux, savourant la douleur d'être enfin entière, d'être enfin rentrée à la maison, même si le toit est en ruines.

Mon seul regret, celui qui me hantera jusqu'à mon dernier souffle alors que je me serre contre lui, c'est d'avoir attendu d'être à moitié brisée pour accepter d'être aimée.

Chapitre 6

Le Rituel du Samedi

Le poids de sa tête sur mon épaule est l'enclume la plus douce que j'aie jamais portée. Dans le silence de cette chambre, seule la respiration lente et profonde de Julien scande le temps, un rythme régulier qui devrait m'apaiser, mais qui ne fait qu'accentuer le tumulte dans ma poitrine. Mes yeux sont clos, brûlants de larmes qui s'écrasent sur l'oreiller, laissant des traînées de sel sur ma peau encore moite. Sous les draps de lin froissés, nos doigts sont entrelacés si fermement que je ne sais plus où s'arrête ma main et où commence la sienne.

C'est l'aube. Une lumière pâle, presque spectrale, filtre à travers les rideaux et dessine des ombres allongées sur le parquet. C'est l'heure où le monde extérieur reprend ses droits, froid et tranchant, loin de la chaleur étouffante de l'Éclipse où nous étions encore il y a quelques heures.

Je me perds dans le souvenir de ce rituel, cette danse macabre et sublime à laquelle je me livre chaque semaine. Je me revois dans le grand salon de velours rouge, noyée dans l'odeur du cuir luxueux et des parfums musqués. J'offre mon corps à des mains étrangères, cherchant dans le frisson de l'inconnu la preuve que je ne suis plus la femme invisible que mon mari avait façonnée pendant dix ans. J'ai soif de cette électricité, de ces doigts qui courent sur mes hanches, de ces bouches qui goûtent ma peau. Mais au milieu de cette débauche organisée, mes yeux ne cherchent qu'une seule chose : son regard.

Julien est toujours là, dans un coin d'ombre, un verre de cristal à la main, son charisme mélancolique agissant comme un aimant. Il observe ma renaissance avec une intensité qui me déshabille plus sûrement que n'importe quelle main anonyme. Le

piège se referme. Chaque caresse reçue d'un autre est un message que je lui envoie, un défi, une supplique. Regarde-moi. Vois comme je peux être vivante. Vois comme je suis brisée.

Mes larmes redoublent silencieusement. Pourquoi faut-il que ce soit lui ? Pourquoi cet homme, qui porte le deuil de son passé comme une armure impénétrable, est-il celui qui réveille cette vulnérabilité que je croyais enterrée sous les décombres de mon divorce ? Je suis venue à l'Éclipse pour être libre, pour ne plus appartenir à personne, pour transformer mon corps en un terrain de jeu sans conséquences. Mais avec Julien, chaque centimètre de peau touché devient une question métaphysique, chaque soupir une confession.

Il bouge légèrement. Sa barbe naissante gratte doucement le creux de mon cou. Je sens la chaleur de son souffle contre ma clavicule, un effluve de champagne et de désir brut. Ma main, prisonnière de la sienne, tremble. Je voudrais m'enfuir avant que le soleil ne soit trop haut, avant que nous ne soyons obligés de mettre des mots sur ce désastre émotionnel. Mais je suis incapable de briser ce lien.

Je revois l'instant, hier soir, où il s'est enfin approché. J'étais sur un divan circulaire, un inconnu embrassait la naissance de mes seins. J'avais la tête renversée, les yeux perdus dans les miroirs du plafond. Et soudain, Julien était là, au-dessus de moi. Il n'a pas touché l'autre homme. Il a simplement posé sa main sur mon front, un geste d'une tendresse si déplacée dans ce sanctuaire charnel que j'en ai eu le souffle coupé. Son pouce a caressé mon sourcil. Dans ce contact minimal, j'ai ressenti plus d'érotisme que dans toutes les érections qui m'entouraient.

— Tu cherches quoi, Sophie ? avait-il murmuré, sa voix vibrant jusque dans mes os.

Je n'avais pas su répondre.

Ici, dans la lumière crue du matin, la réponse semble pourtant évidente et terrifiante.

Je cherche à être aimée par un homme qui a juré de ne plus jamais aimer. Je cherche à guérir en m'offrant à celui qui cultive ses propres blessures comme des reliques.

Julien serre soudainement ma main, un spasme inconscient qui me ramène au présent. Il ne dort plus. Son corps se tend. La courbe de sa hanche presse ma cuisse. L'intimité de notre nudité sous ces draps froissés devient insupportable de vérité. Il n'y a plus de masques, plus de velours rouge pour dissimuler nos fêlures. Il n'y a que cette odeur d'humain, de sexe et de tristesse.

Il remonte lentement le long de mon épaule, ses lèvres frôlant ma peau avec une hésitation qui ne lui ressemble pas. Il s'arrête juste sous mon oreille. Je retiens ma respiration, priant pour qu'il ne voie pas mes larmes, tout en espérant désespérément qu'il les sente.

— Tu es réveillée, murmure-t-il.

Ce n'est pas une question. C'est le constat de notre défaite commune face à l'insomnie des cœurs trop pleins. Je ne réponds pas. Je presse simplement ses doigts contre les miens, sentant le sang pulser entre nos paumes jointes, un langage de survie dans le froid de l'hiver parisien.

Sa main remonte le long de mon avant-bras avec une lenteur calculée, presque cruelle. Chaque millimètre de peau semble s'embraser, une traînée de poudre qui ne demande qu'une étincelle. Julien bascule sur le côté pour surplomber mon visage. Ses yeux, d'un gris d'orage, sondent les miens. Il y cherche la faille, celle que j'essaie de colmater avec mes audaces de club.

— Tu as encore ce regard, dit-il, sa voix vibrant contre mon épaule nue. Ce regard de biche aux abois qui attend que le loup se décide. Est-ce que c'est ce que tu veux, Sophie ? Que je sois celui qui porte le coup de grâce ?

Je déglutis. La tension est un fil de rasoir sur lequel nous dansons chaque samedi.

— Je veux que tu me voies, Julien. Vraiment. Pas comme une ombre sous les stroboscopes. Pas comme un trophée que tu laisses les autres effleurer.

Il esquisse un sourire amer. Sa main libre vient se loger dans le creux de ma taille, ses doigts s'ancrant dans ma chair. La pression me foudroie de plaisir. Je cambre le dos, cherchant ce contact, sentant la chaleur de son corps s'infiltrer sous le mien.

— Je ne fais que ça, te regarder, murmure-t-il. Même quand tu es dans les bras d'un autre, je suis le seul qui sache à quel point tu trembles. Je suis le seul qui entende ton cœur hurler sous ta peau.

Il descend son visage vers ma poitrine. Ses lèvres effleurent la naissance de mes seins, une caresse si infime qu'elle en devient une torture. Je ferme les yeux. L'odeur de Julien — tabac froid, cèdre et sueur saine — m'enivre.

— Alors pourquoi ? soufflé-je, la voix brisée. Pourquoi me pousser vers eux ?

Il s'arrête, son front s'appuyant contre mon plexus. Ses muscles se crispent.

— Parce que tu as besoin de ce vertige, Sophie. Parce que sans ce danger, tu déperirais. Et parce que j'ai besoin de voir que, même au milieu du chaos, c'est vers moi que tes yeux reviennent toujours. C'est mon seul pouvoir sur toi.

Il se redresse brusquement et rejette les draps. La fraîcheur de la chambre me cingle le corps. Il s'assoit au bord du lit, son dos large marqué par les cicatrices invisibles de nos nuits passées. Je reste allongée, vulnérable.

— Lève-toi, ordonne-t-il sans se retourner. On commence le rituel.

Je me redresse. Chaque mouvement pèse une tonne. Je glisse hors du lit pour m'agenouiller derrière lui sur le tapis épais. Je pose mes mains sur ses épaules. Je laisse mes lèvres parcourir sa colonne vertébrale, une vertèbre après l'autre, un pèlerinage sacré. Il émet un grognement sourd, un son de bête blessée qui me fait frissonner.

Il se retourne et me saisit les poignets pour me plaquer contre lui. Nous sommes debout, nus l'un face à l'autre, dans la pénombre bleutée. Ses mains descendent le long de mes hanches, me soulevant pour me presser contre son érection, dure et impatiente.

— Ce soir, tu porteras la robe noire, celle qui s'arrête juste en dessous de l'indécence, décrète-t-il, ses yeux brûlant les miens. Et tu ne porteras rien d'autre. Je veux sentir l'air sur ta peau à chaque fois que tu bougeras.

Je sens mon sexe s'humidifier instantanément à l'idée de cette vulnérabilité offerte sous sa surveillance. Ma respiration devient courte. Je passe mes bras autour de son cou et je l'embrasse. C'est un baiser de guerre. Nos langues se heurtent, se cherchent, se déchirent. C'est un goût de fer et de miel.

— Promets-moi, murmure-t-il, ses dents mordillant ma lèvre jusqu'à ce que je gémisses. Promets-moi que peu importe qui te touche, tu garderas l'image de mes mains sur toi.

— Je n'ai jamais rien d'autre en tête, Julien. Jamais.

Il me lâche soudainement. Il se dirige vers l'armoire ancienne et en sort une boîte en velours. Je sais ce qu'elle contient. C'est le début de la métamorphose. Il revient vers moi, un bijou de corps en argent brillant dans la faible lumière. Des chaînes fines, délicates, destinées à souligner chaque frémissement.

— Viens là, dit-il d'un ton qui ne souffre aucune désobéissance. Laisse-moi te préparer pour ton public. Laisse-moi t'habiller de mon ombre.

Je m'approche, le cœur battant à la chamade, sentant les larmes poindre à nouveau. Ce n'est pas de la tristesse, c'est le trop-plein de cette érotisation du manque et de l'abandon. Il passe les chaînes autour de mon cou. Ses doigts effleurent ma gorge avec une précision d'orfèvre. Le poids froid du métal contre ma peau brûlante est le premier lien d'une série qui me ramènera au bord de l'abîme.

L'argent est un froid mordant. Julien fait glisser la première maille sur ma nuque, là où mon pouls bat une mesure désordonnée. Le cliquetis des anneaux résonne comme un décompte avant l'exécution. Je laisse ma tête basculer en arrière.

— Ne tremble pas, murmure-t-il. C'est toi qui as voulu ce poids. C'est toi qui as demandé à être marquée.

Ses mains descendent vers ma poitrine. Il ajuste la structure de métal avec une lenteur cruelle. Chaque mouvement est une caresse déguisée en nécessité technique. Le bijou enserme mes seins, les pointes durcies par la morsure de l'air et l'excitation. Le métal s'insinue dans le creux de ma taille, descend le long de mes hanches, vient se perdre entre mes cuisses dans une promesse de friction constante.

— Regarde-toi.

Il me fait pivoter face au grand miroir doré. Je suis nue sous cette armure de lumière, exposée et pourtant protégée par ce qu'il a créé. Les larmes débordent enfin.

— Pourquoi pleures-tu, Sophie ?

— Parce que c'est trop, articulé-je. Parce que quand tu me regardes comme ça, j'ai l'impression que je pourrais me briser, et que c'est la seule chose que je désire.

Il passe derrière moi. Ses mains s'ancrent sur mes hanches, ses doigts s'enfoncent dans ma chair. Il dépose un baiser sur l'arrondi de mon épaule, un geste d'une tendresse dévastatrice qui me fait pousser un soupir étranglé.

— Tu ne te briseras pas. Tu vas briller pour eux, mais tu ne seras qu'à moi. Souviens-toi de ça. Chaque lueur dans leurs yeux sera un hommage à ce que je possède.

Il saisit la petite chaîne qui relie mon cou à l'entrejambe de la parure et tire doucement. La traction est immédiate, électrique. Elle me force à me cambrer. Je me sens comme une offrande, un objet d'art souffrant. La soumission totale à son désir de me voir désirée par d'autres m'étourdit.

— Es-tu prête ?

Je hoche la tête. Il me guide vers la porte dérobée qui mène à la galerie surplombant le salon. Le brouhaha des conversations et le parfum des cigares montent vers nous. L'adrénaline se mêle à ma mélancolie.

Nous avançons jusqu'au balcon de fer forgé. En bas, les regards se lèvent dès que la lumière attrape le reflet des chaînes sur ma peau. C'est une nudité absolue, démultipliée par le métal qui souligne ma respiration saccadée. Je pose mes mains sur le rebord froid de la balustrade. Le contact de l'argent contre le fer produit un tintement cristallin qui suspend le temps.

Je cherche Julien du regard. Il est resté dans l'ombre, les bras croisés. Il ne me touche plus, mais son regard est un lien plus solide que toutes les chaînes. Un homme s'approche en bas, ses yeux dévorant mes courbes. Je devrais me sentir triomphante, mais je ne ressens qu'un vide immense que seul l'homme dans l'ombre peut combler.

— Regarde-les, Sophie, dit la voix de Julien, basse et vibrante derrière moi. Donne-leur ce qu'ils attendent. Montre-leur comment tu m'appartiens.

Je ferme les yeux et laisse mes mains glisser sur mon propre corps, suivant le tracé des chaînes. Mes doigts effleurent ma poitrine, provoquant un tressaillement que je ne peux réprimer. La pensée que Julien observe chaque frémissement de mon plaisir solitaire m'amène au bord du précipice. Je sens l'humidité entre mes jambes, le frottement de la parure, et ce besoin lancinant d'être prise, ici, devant tous, pour prouver que je suis vivante.

Je me tourne vers l'ombre.

— Julien... supplié-je dans un souffle.

Il s'approche enfin. Il ne voit que moi. Il pose une main sur ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux, et m'embrasse avec une fureur qui me coupe le souffle. C'est un baiser de possession, qui goûte le sel de mes larmes et le fer de mon armure. En bas, le silence est total. Le rituel est accompli.

Il se recule, me laissant haletante.

— Voilà, murmure-t-il, un sourire cruel et tendre étirant ses lèvres. Le chapitre s'arrête ici pour eux. Mais pour nous, il ne fait que commencer.

Il me prend par la main et me ramène vers l'intérieur, laissant derrière nous le public assoiffé pour me ramener vers l'abîme délicieux de notre intimité, là où les chaînes ne sont plus d'argent, mais de chair et d'absolu.

Chapitre 7

L'Aveu sous la Peau

La main de Julien est une ancre de chaleur dans l'obscurité feutrée de la galerie. Il me guide avec une autorité tranquille, ses doigts enserrant les miens avec une fermeté qui, seule, m'empêche de m'effondrer. Derrière nous, la porte dérobée se referme sur le murmure étouffé du salon. Ce brouhaha de rires feutrés et de tintements de cristal, qui me paraissait soudain insupportable, s'éteint. Ici, le silence est lourd. Il n'est troublé que par le cliquetis de ma parure de chaînes.

À chaque pas, le métal froid mord ma peau. Il rappelle à mes sens que je suis presque nue sous cette armure d'argent. Les maillons serpentent autour de mon cou, descendent en une ligne rigide entre mes seins, puis se divisent pour épouser mes hanches et s'ancrer au creux de mon intimité. C'est un poids délicieux. Cruel. Pendant dix ans, mon corps n'a été qu'une surface plane, une zone de silence que mon mari traversait sans jamais s'y arrêter. Je n'étais qu'une ombre dans un lit trop vaste. Ce soir, sous la lumière ambrée de l'Éclipse, j'existe enfin. Chaque centimètre carré de mon épiderme hurle sous la caresse de l'air et le frottement du métal.

Je suis haletante. L'air de la galerie, imprégné d'une odeur de vieux bois et de cire, semble trop rare. Le baiser échangé sur le balcon me brûle encore les lèvres. Il avait un goût d'orage et de pluie fine, une urgence qui m'a laissée les jambes tremblantes.

Julien s'arrête brusquement devant un haut miroir au cadre doré. Il ne me lâche pas. Il se tient là, impeccable dans son costume sombre, la silhouette longiligne et les épaules chargées d'une lassitude que même son charisme ne parvient pas à masquer. Dans le reflet, je vois mon propre corps : une constellation de reflets argentés sur une peau rougie par l'excitation et le froid de l'hiver parisien.

— Tu trembles, murmure-t-il sans se retourner.

Sa voix est un timbre de basse, profond, qui résonne jusque dans mon ventre.

— C'est le contraste, réponds-je dans un souffle éraillé. Le froid dehors... et cette chaleur, ici.

Il se tourne enfin. Ses yeux sont deux abîmes de mélancolie, des orbes sombres où je lis une souffrance qui fait écho à la mienne. Il ne me regarde pas comme un trophée. Il me regarde comme une énigme qu'il n'a plus la force de résoudre, mais dont il ne peut se détourner. Il lève lentement sa main libre et approche son index d'une des chaînes qui court sur mon épaule. Lorsqu'il touche le métal, le choc thermique me fait tressaillir. Le bout de son doigt suit le tracé d'un maillon, descendant avec une lenteur calculée vers la naissance de ma gorge.

— Cette parure est une prison magnifique, Sophie, dit-il d'un ton presque amer. On dirait que tu as peur de t'échapper de toi-même.

— Ce n'est pas une prison, Julien. C'est la première fois depuis une éternité que je sens les limites de mon corps. C'est la preuve que je ne suis plus invisible.

Une lueur d'une intensité sauvage passe dans son regard. Il réduit la distance. Je respire son parfum — mélange de tabac froid, de santal et cette pointe d'ozone typique de la pluie sur le bitume. Il pose sa paume à plat sur mon sternum, là où les chaînes se croisent en un nœud complexe. La pression m'ancre au sol. Elle m'empêche de m'envoler dans cette spirale de désir et de peur.

— Personne ne pourrait t'ignorer ainsi, lâche-t-il, la voix brisée. C'est presque... insoutenable.

— Qu'est-ce qui l'est ? Le fait que je sois ici ? Ou le fait que tu ressentes quelque chose que tu n'avais pas prévu ?

Il ferme les yeux. Ses doigts se referment sur les maillons. Le métal m'entame légèrement la peau, une douleur exquise qui me ramène à l'instant présent. Je vois ses mâchoires se contracter. Sa retenue m'effraie autant qu'elle m'attire. Il est l'homme debout au bord d'une falaise, luttant contre l'envie de sauter.

— Je ne suis pas venu ici pour ressentir, Sophie. Je suis venu pour oublier le poids de ce qui n'est plus. Mais toi... tu es trop vivante. Chaque fois que ces chaînes tintent, c'est comme un reproche.

Il rouvre les yeux. Une larme brille au coin de sa paupière avant qu'il ne l'étouffe d'un battement de cils. Il rapproche son visage du mien. Son souffle chaud vient balayer mes joues mouillées. Je ne savais pas que je pleurais moi aussi. Sa tristesse est le miroir de ma propre solitude. Nous sommes deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre dans l'obscurité d'un club sélect, entourés de luxe, mais désespérément seuls face à nos fantômes.

Sa main glisse le long de la chaîne centrale pour frôler le creux de mon estomac. Le contact de sa peau brûlante contre le métal glacé crée une onde de choc. J'arque le dos. Je sens mes muscles se tendre, mon désir se muant en une tension lancinante.

— Pourquoi es-tu vraiment là, Julien ? On ne vient pas à l'Éclipse avec ce regard-là si on ne cherche qu'une étreinte sans lendemain.

Ses doigts s'insèrent sous la chaîne qui barre ma taille. Il tire légèrement pour m'attirer contre le tissu rugueux de son pantalon. Le contact de son corps habillé contre ma nudité est un contraste violent. Impudique. Je sens sa virilité se presser contre ma hanche, une promesse de force qui me fait frissonner.

— Je suis là parce que le silence de mon appartement est devenu un hurlement, répond-il dans un murmure, ses lèvres frôlant mon oreille. Et parce que, quand j'ai vu l'argent de ces chaînes sur ta peau, j'ai cru voir une lumière dans laquelle je pourrais peut-être... me brûler.

Il saisit mon visage entre ses mains. Ses pouces essuient mes larmes avec une tendresse qui me déchire le cœur. Ses gestes ont une précision chirurgicale, comme s'il tentait de recoudre une connexion brisée depuis des années.

— Ne sois pas juste une image, Sophie. Sois réelle. J'ai besoin que tu sois réelle.

Je prends une grande inspiration. Le cliquetis de ma parure accompagne le soulèvement de ma poitrine. Je ne veux plus être une ombre. Je veux être la blessure et le remède. Je saisis les revers de sa veste, le tirant vers moi, cherchant dans ses yeux la fin de ma propre invisibilité.

— Alors touche-moi, Julien. Pas comme un habitué de ce club. Touche-moi comme si c'était la seule chose qui pouvait nous sauver tous les deux.

Ses mains descendent vers mes hanches. Ses doigts s'emmêlent dans les fils d'argent avant de presser la chair ferme de mes fesses. Le gémissement qui m'échappe est une reddition totale. Dans cette galerie obscure, loin des regards, nous ne sommes plus des étrangers cherchant le plaisir, mais deux âmes écorchées tentant de se reconnaître par la peau.

Ses doigts s'enfoncent dans ma chair avec une ferveur qui frise la douleur. Mais c'est cette douleur-là que je réclame. Elle est l'ancre qui m'empêche de dériver dans l'oubli de ce décor de velours et de faux-semblants. Sa paume remonte lentement le long de ma colonne vertébrale, chaque vertèbre étant une étape dans son pèlerinage désespéré.

Je rejette la tête en arrière, offrant ma gorge à l'obscurité, tandis que son souffle meurt contre mon oreille. C'est un murmure brisé, un aveu qui semble lui arracher les poumons.

— Je n'ai pas passé une seule nuit sans voir ton visage, Sophie. Pas une seule. Dans le silence des chambres d'hôtel, dans le bruit des autres femmes... c'était toujours toi. Cette absence est devenue une présence physique. Elle m'étouffait.

Ses lèvres effleurent la courbe de mon épaule. Un baiser si léger qu'il est une torture. Je pivote dans ses bras, me retrouvant prisonnière entre son torse imposant et le mur de pierre froide. L'odeur de la pluie qui imprègne encore sa veste se mêle au parfum musqué de ma peau. C'est la fragrance du regret.

— Pourquoi ici, Julien ? Pourquoi me chercher dans cet endroit où tout n'est qu'illusion ?

Ses yeux, d'un noir d'encre sous les faibles lueurs des appliques, sondent les miens. Il encadre mon visage, son pouce caressant ma lèvre inférieure avec une lenteur calculée.

— Parce que c'est le seul endroit où l'on peut être n'importe qui, répond-il d'une voix sourde. J'espérais que si je redevais un inconnu, tu pourrais m'aimer à nouveau, sans le poids de ce que j'ai brisé.

L'amertume de ses mots me frappe en plein cœur. Je saisis son poignet pour presser sa main plus fermement contre ma joue. Mes larmes débordent. Je sens le battement de son pouls. Rapide. Erratique. Il est aussi terrifié que moi.

— On ne peut pas effacer les cicatrices, Julien. Elles font partie de la texture de notre peau, désormais.

Je rapproche mon corps du sien, sentant la dureté de son désir, rappel brutal de notre humanité. Ma main glisse sous sa veste, cherchant la finesse de sa chemise, puis la chaleur de son flanc. Je veux savoir s'il est aussi vulnérable que moi sous cette armure de costume sur mesure.

Il lâche un soupir étranglé quand mes ongles effleurent ses côtes. Ses mains quittent mes hanches pour remonter vers ma poitrine, ses pouces froissant la dentelle de mon fin bustier avant de trouver la peau nue. Le contact est électrique. Il ne cherche pas à me posséder ; il cherche à se fondre en moi, à disparaître dans l'incendie qu'il a lui-même allumé.

Ses lèvres descendent le long de mon cou, marquant ma peau de baisers fiévreux, de morsures légères qui me font cambrer le dos. Chaque caresse est une question. Chaque gémissement retenu est une réponse. La tension monte, insupportable, comme une corde prête à rompre.

— Regarde-moi, exige-t-il contre ma peau.

Je rouvre les yeux, le souffle court. Il s'écarte juste assez pour plonger son regard dans le mien. Il y a une honnêteté brutale dans ses traits, une mise à nu qu'il n'avait jamais autorisée autrefois. Ses doigts s'insinuent sous la bordure de ma lingerie, effleurant la soie avec une précision qui me fait vaciller.

— Je ne veux pas de l'image, répète-t-il, la voix tremblante. Je veux la femme qui a survécu à mon départ. Je veux savoir si elle peut encore trembler sous mes doigts... ou si j'ai tout détruit en elle.

La cruauté de sa question me transperce. Je transforme un sanglot en un baiser sauvage. Je plaque mes lèvres contre les siennes, choc de dents et de langues, affrontement désespéré où se mêlent le goût du sel et celui de la passion. Ce n'est pas une réconciliation. C'est une collision.

Ses mains se resserrent, me soulevant pour me presser davantage contre lui. Je sens les fils d'argent de ma parure s'enfoncer dans ma peau, une douleur exquise qui me crie que je suis là, avec lui, dans cet entre-deux mondes. Le cliquetis du métal sur le sol, alors qu'un ornement se détache, résonne comme un coup de tonnerre dans le silence.

— Tu n'as pas tout détruit, murmuré-je entre deux baisers dévorants. Mais tu as laissé un vide que personne d'autre n'a su habiter. Alors habite-le maintenant, Julien. Remplis-le jusqu'à ce que je ne sache plus qui je suis.

Ses mains redescendent avec une urgence nouvelle. Il s'empare de mon intimité avec une autorité qui me fait défaillir. La sensation de ses doigts experts contre ma chair déclenche une vague de chaleur qui m'emporte, balayant la pluie, le club et le passé. Il n'y a plus que ce point de contact, cette friction divine qui promet une libération attendue depuis des éternités.

Ses yeux ne me quittent pas. Il déchiffre mon plaisir comme une partition ancienne, avec une dévotion terrifiante.

— Je ne te lâcherai plus, Sophie. Même si tu me supplies. Même si je dois me perdre avec toi.

Sa voix est une promesse et une menace. Tandis que ses caresses se font plus profondes, je sens que nous basculons. L'obscurité se resserre, nous isolant, ne laissant place qu'au son de nos souffles erratiques. Nous sommes au bord du précipice. L'abîme n'a jamais été aussi tentant.

Le cuir d'un fauteuil crisse sous nos mouvements, son impudique se mêlant au martèlement de la pluie contre les vitres hautes. Julien appuie son front contre le mien.

— Donne-moi tout, Sophie. Ta peine, ton plaisir, tes larmes... Je veux tout reprendre.

Le cri que je pousse est étouffé par sa bouche qui s'écrase contre la mienne au moment où le plaisir explose. C'est une déflagration qui part de mon centre pour irradier jusqu'à mes extrémités, me laissant tremblante, vidée. Je me fonds contre lui, cherchant sa chaleur, mon visage niché dans le creux de son épaule alors que les derniers spasmes s'estompent.

Le silence retombe, troublé seulement par nos respirations qui cherchent un rythme. Julien me serre contre lui, ses bras formant un rempart contre le monde. Il ne dit rien. Il n'y a plus besoin de mots. Sous ma joue, je sens les battements de son cœur, lourds et irréguliers, écho parfait du mien.

La libération a un goût amer. Nous sommes de nouveau ensemble, unis dans la fièvre et la mélancolie, deux épaves se cramponnant l'une à l'autre au milieu d'un océan de regrets. L'aveu est gravé dans la chair. Je sais, alors que ses mains caressent mes cheveux avec une douceur infinie, que nous ne sortirons jamais vraiment de cette nuit. Nous sommes condamnés à nous aimer dans l'ombre, là où la douleur et le plaisir ne font plus qu'un.

Chapitre 8

Le Spectre de Marc

L'odeur du cuir fauve, saturée de tabac froid et de parfums amers, m'assaillait les narines alors que je m'enfonçais dans la cambrure du fauteuil. Contre ma joue, la peau de l'épaule de Julien était un ancrage, une certitude brûlante dans cet océan d'incertitudes. Dehors, derrière les hautes vitres de l'Éclipse, Paris se noyait sous une pluie diluvienne. Les gouttes s'écrasaient contre le verre avec une violence sourde. À chaque éclair qui déchirait le ciel de plomb, la pièce se transformait en un tableau de clair-obscur, révélant la nudité des miroirs et le rouge sanglant du velours avant de nous abandonner à une pénombre protectrice.

Je sentais le contact froid des fils d'argent de ma parure contre ma poitrine, une structure métallique si complexe qu'elle m'offrait l'illusion d'une armure. Mais l'armure était brisée. À mes pieds, sur le parquet sombre, un petit ornement d'argent s'était détaché, gisant là comme le vestige d'une bataille perdue. Un éclat de splendeur tombé dans la poussière.

La main de Julien s'égara dans mes cheveux, ses doigts massant mon cuir chevelu avec une tendresse presque insupportable. Ce geste contrastait trop violemment avec la tempête qui faisait rage sous mes côtes.

— Tu trembles, Sophie, murmura-t-il contre mon oreille.

Sa voix était une vibration rauque qui résonna jusque dans mon bassin. Je ne répondis pas. Je préférais me perdre dans la chaleur de son souffle pour oublier le téléphone qui avait vibré dans mon sac, une heure plus tôt. Je voulais effacer la voix de Marc, ce timbre doux et manipulateur qui avait hanté mes nuits pendant dix ans. «

Sophie, il faut qu'on parle. » Ces mots étaient des hameçons plantés dans ma chair, tentant de me ramener vers ce passé où je n'étais qu'une ombre, une extension de ses besoins, une femme dont le désir avait été méthodiquement anesthésié.

— Il a appelé, lâchai-je enfin.

Le mouvement de Julien s'interrompt. Une fraction de seconde. Puis il reprit avec une lenteur calculée. Il ne posa pas de questions. Il savait. Il connaissait ces spectres, lui qui portait le deuil d'une vie dont il ne parlait jamais, mais dont l'amertume se lisait dans la cambrure de ses épaules.

— Le spectre du mari parfait, railla-t-il. Il veut récupérer sa propriété ?

Je me redressai pour plonger mes yeux dans les siens. Dans l'obscurité, ses pupilles dévoraient l'iris. Il n'y avait aucun jugement dans son regard, seulement une compréhension animale qui me mettait à nu bien plus sûrement que l'absence de vêtements. Les fils d'argent de ma lingerie me semblèrent soudain trop artificiels. J'avais besoin de poids, de peau, de quelque chose qui m'empêcherait de m'évaporer.

— Il veut que je me souviene de la femme sage que j'étais. Celle qui ne se laisse pas toucher par un homme dont elle ignore tout.

Julien laissa glisser sa main vers ma gorge. Son pouce suivit la ligne de ma mâchoire avant de s'attarder sur ma lèvre inférieure. La pression était ferme, m'obligeant à rester là, ancrée dans le présent.

— Et qu'est-ce que tu ressens, ici ? Est-ce que tu es invisible ?

Je fermai les yeux, mon souffle se découpant en saccades. Sa paume descendit plus bas, s'immisçant entre les fils d'argent pour trouver la courbe de mon sein. La fraîcheur du métal et la chaleur de ses doigts créèrent un court-circuit sensoriel qui

me fit basculer la tête en arrière. Le cuir du fauteuil grinça.

— Je me sens... en danger.

— Le danger de quoi ? De l'aimer encore ?

— Non. Le danger de réaliser que j'ai perdu dix ans à attendre de ressentir ce que je ressens en cet instant précis.

Ma main s'écrasa sur la sienne, pressant ses doigts contre ma peau. La douleur émotionnelle se transformait en une urgence physique. L'appel de Marc avait rouvert une plaie, mais Julien était le seul remède capable de cautériser la blessure par le feu. Je voulais qu'il m'efface. Je voulais que chaque centimètre de mon corps soit marqué par sa présence, afin qu'il ne reste aucune place pour les souvenirs.

Sa main libre s'aventura sur ma cuisse, faisant glisser le bas de soie. Ses doigts effleurèrent la dentelle de ma jarrettière avant de trouver la peau nue, brûlante. Un gémissement s'étouffa au fond de ma gorge.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

J'ouvris les yeux. Un éclair figea son visage dans une expression de désir mêlé de tristesse. Il était d'une beauté brisée qui faisait écho à la mienne.

— Il n'est pas ici, Sophie. Il n'y a que nous. Et ce que nous décidons de faire de cette douleur.

Il se pencha, ses lèvres frôlant les miennes sans les presser. Un supplice de proximité. L'odeur du champagne et de la pluie se mêlait au musc de sa peau. C'était l'odeur de ma liberté, une liberté qui me terrifiait autant qu'elle m'enivrait. Je sentais la tension monter, un arc électrique prêt à rompre au premier contact réel. L'ornement en argent,

oublié au sol, scintilla une dernière fois sous la lumière d'un phare avant que l'obscurité ne reprenne ses droits.

Je n'étais plus la femme de Marc. J'étais une femme qui brûlait dans le noir. Et alors que la pluie redoublait de violence contre la vitre, je sus que cette nuit ne serait pas une simple évasion, mais une exhumation.

Sa main remonta le long de ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux avec une autorité tranquille. Ce n'était pas une caresse de réconfort ; c'était une prise de possession. Je sentis le battement de mon cœur s'emballer, un tambour affolé qui résonnait jusque dans ma gorge.

— Tu n'es pas là, Sophie, murmura-t-il. Tu es encore dans cet appel. Regarde-moi.

L'injonction était douce mais sans appel. Julien lisait en moi comme dans un livre ouvert, et chaque page qu'il parcourait me brûlait.

— Je veux juste oublier, parvins-je à articuler. Fais-moi oublier le son de sa voix.

Un sourire triste étira ses lèvres. Il savait que l'oubli était une trêve fragile dans une guerre sans fin. Pourtant, il accepta le défi. Ses lèvres descendirent le long de ma mâchoire, traçant une ligne de feu, avant de venir se loger dans le creux de mon cou. Il y pressa un baiser lent, délibéré, qui me fit basculer dans un soupir saccadé.

— Je vais te donner bien plus que l'oubli. Je vais te forcer à habiter ce corps que tu essaies de fuir.

Ses mains descendirent dans mon dos. La soie de ma robe glissa sous ses paumes avec un frisson électrique. Il chercha la fermeture éclair, un bruit minuscule de métal contre métal qui déchira le silence. Alors que le tissu se desserrait, libérant mes épaules, je sentis le froid de l'air se heurter à sa chaleur. Le contraste était violent, à

l'image de ce qui se jouait entre nous.

Marc m'avait appris l'effacement. Avec Julien, tout n'était que démesure. Il s'écarta d'un pas, m'obligeant à rester debout, vulnérable, alors que ma robe s'entassait à mes pieds en un tas de satin inutile. Je me retrouvai devant lui, vêtue de ma peau et de mes cicatrices invisibles, sous la lumière crue de la lune qui filtrait à travers les nuages.

— Tu es magnifique quand tu as peur de toi-même, dit-il, ses yeux parcourant la ligne de mes hanches.

Il s'approcha, ses mains venant encadrer mon visage. Ses pouces essuyèrent une larme dont j'ignorais l'existence. Le contact était d'une tendresse insupportable. Je n'avais pas besoin de tendresse ; j'avais besoin de fureur pour couvrir le bruit des ruines qui s'effondraient en moi.

— Ne sois pas doux, Julien. Pas ce soir.

— Je serai ce que tu as besoin que je sois.

Il fit glisser ses mains le long de mes bras, saisissant mes poignets pour les ramener derrière mon dos. Il m'attira contre lui. Mon corps nu se pressa contre la rudesse de son costume, le lin froid contre mes mamelons durcis par l'excitation et l'effroi. Je sentis la force de son désir contre ma cuisse. Une promesse de collision.

— Dis son nom, Sophie, ordonna-t-il, son visage à quelques millimètres du mien. Dis-le une dernière fois pour que je puisse l'arracher de ta bouche.

— Non, gémis-je, essayant de me détourner.

— Dis-le. Expulse-le de toi.

— Marc...

Le nom sortit dans un sanglot, un résidu de douleur logé au plus profond de mes poumons. Julien ne me laissa pas reprendre mon souffle. Il s'empara de ma bouche dans un baiser sauvage, presque punitif. Sa langue explora la mienne avec une urgence nouvelle, un mélange de faim et de colère qui me fit chanceler. C'était un baiser qui goûtait la pluie et le désespoir.

Je m'agrippai à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste. Ses mains quittèrent mes poignets pour descendre plus bas, pétrissant ma chair avec une force qui m'arracha un cri. Il me souleva sans effort, m'asseyant sur le rebord de marbre froid de la console.

Le froid de la pierre contre mes fesses nues me fit sursauter. Choc sensoriel. Je n'étais plus la femme brisée par un appel ; j'étais une femme de sang, brûlant sous les doigts d'un homme qui exigeait tout. Il s'insinua entre mes jambes, les écartant avec fermeté tandis que sa main remontait l'intérieur de ma cuisse. Son toucher était lent, exploratoire. Je sentais l'humidité monter en moi, réponse irrépensible à sa provocation.

— Tu sens comme tu réagis ? Ton corps se souvient comment vivre, même si ton esprit veut mourir.

Il atteignit enfin le centre de ma chaleur. Le premier contact direct me fit cambrer le dos, un arc de tension traversant ma colonne. C'était trop, et ce n'était pas assez. Chaque mouvement de sa main déterrait une strate de douleur pour la transformer en un plaisir aigu.

— Regarde-moi, Sophie. Regarde qui est en train de te faire ça. Ce n'est pas un spectre. C'est moi.

J'ouvris les yeux, le regard noyé dans le sien. À cet instant, dans la pénombre striée par les larmes de pluie sur la vitre, je vis la vérité. Il ne s'agissait pas de Marc. Il s'agissait de la faille qu'il avait laissée en moi, et de la manière dont Julien s'y engouffrait pour l'agrandir jusqu'à ce que je ne puisse plus l'ignorer.

Le rythme de sa main s'accéléra, implacable. Je sentais la vague de fond qui menaçait de m'emporter, mais il s'arrêta soudain, juste au bord du précipice. Il me laissa haletante, le corps vibrant d'un manque insupportable.

— Pas encore, dit-il, ses yeux brûlant d'une lueur sombre. Je veux que tu me le demandes.

Je le regardai, les larmes brûlant mes paupières, le désir tordant mes entrailles. L'humiliation de ma dépendance se mêlait à l'exaltation de ma vie retrouvée.

— S'il te plaît, Julien... Ne me laisse pas seule avec lui. Ne me laisse pas.

Il saisit mes poignets avec une fermeté protectrice et les plaqua au-dessus de ma tête. Il me força à m'offrir totalement.

— Regarde-moi, Sophie. Ne ferme pas les yeux. Si tu les fermes, c'est lui que tu verras. Et je refuse d'être le figurant de ton deuil.

Ses mots me cinglèrent comme une gifle. Je le fixai, m'ancrant dans le gris orageux de ses pupilles. Sa main libre descendit avec une lenteur calculée, s'attardant sur la pulsation erratique de ma carotide avant de s'égarer entre mes jambes.

Le contact de ses doigts fut une décharge électrique. Un rappel brutal que j'étais vivante, loin des silences assassins de Marc et de ses trahisons polies. Julien plongea ses doigts en moi sans transition. Ce n'était pas de la douceur, c'était une conquête. Sa main travaillait avec une précision cruelle, trouvant les zones de tension que j'avais

gardées verrouillées pendant des mois. Chaque mouvement était une sommation à lâcher prise. Je me débattis un instant contre cette invasion, car l'intensité de la sensation menaçait de briser la dernière digue de ma dignité.

— Demande-le encore, exigea-t-il, sa bouche mordillant l'arrondi de mon épaule. Dis-moi que c'est moi que tu veux. Pas un rempart. Moi.

— C'est toi... Julien... Je n'en peux plus...

Ma voix n'était plus qu'un souffle. Il se défit de ses entraves, ses yeux ne quittant jamais les miens. Quand il se pressa contre moi, la chaleur de son corps fut une promesse de salut. Il entra en moi d'un seul coup, profond, impitoyable. Je poussai un cri qui se perdit dans sa bouche alors qu'il m'embrassait avec une faim sauvage. C'était un baiser de guerre où se mêlaient le sel de mes pleurs et le goût ferreux de ma propre détresse.

Le rythme était dicté par une urgence sombre. À chaque assaut, le spectre de Marc s'étiolait sous la force brute de Julien. Il me malmenait avec une étrange tendresse, ses mains pétrissant mes hanches pour s'assurer qu'aucune parcelle de mon être n'échappe à l'instant.

— Je te tiens, Sophie, haleta-t-il. Je te tiens.

Je fermai finalement les yeux pour mieux ressentir l'explosion. C'était une montée douloureuse, une accumulation de toutes mes colères et de cet amour gâché. Julien le sentit. Il accéléra, ses mouvements devenant plus courts, plus incisifs, nous entraînant vers la chute.

Quand l'orgasme survint, il ne fut pas une libération douce, mais une déflagration. Je me cambrai, les muscles tendus à rompre, et un sanglot déchira ma gorge au moment même où le plaisir me submergeait. Cri de délivrance. Abandon total. La blessure se

refermait enfin, cautérisée par la chaleur de son corps. Il se figea contre moi, son front contre le mien, son souffle court se mêlant au mien dans le silence soudain de la pièce.

Nous restâmes ainsi, soudés. La sueur collait nos peaux. L'odeur de la lutte flottait dans l'air lourd. Je me sentais vide, mais d'un vide propre, balayé par la tempête. Julien se redressa et essuya une dernière larme du pouce.

— Il est parti ? demanda-t-il simplement.

Je hochai la tête, incapable de parler. Marc s'était évaporé, chassé par l'intensité de cet homme qui me regardait comme si j'étais la seule vérité au monde. Mais dans l'ombre de son regard, je voyais aussi une nouvelle douleur poindre : celle de savoir que pour rester dans cette lumière, je devrais accepter de brûler encore.

Je me rhabillai en silence, mes gestes engourdis. Julien ne m'aida pas, respectant la pudeur qui revenait avec la conscience. Il se contenta d'attendre près de la porte, redevenu l'homme distant du club. Mais je savais désormais ce qui se cachait sous l'armure.

En sortant dans la nuit fraîche, le souvenir de l'appel me parut irréel. J'avais survécu à la morsure du passé, mais je savais, à la façon dont mes mains tremblaient en allumant une cigarette, que je venais de troquer un fantôme contre un maître bien plus exigeant. Et alors que je marchais vers ma voiture, les larmes qui piquaient mes yeux n'étaient plus dues au deuil, mais à la brûlure d'une renaissance trop vive.

Chapitre 9

L'Abandon Total

Le froid de cette nuit de janvier m'a frappée comme une insulte au sortir de la chaleur moite de l'Éclipse. Ici, sur ce trottoir désert du Marais, l'air est si tranchant qu'il semble vouloir geler les larmes que je ne me suis pas encore autorisée à verser. Je marche vers ma voiture, le pas incertain malgré la rigidité de mes talons sur le pavé gelé ; mes doigts tremblent, non pas seulement à cause du gel, mais de cette décharge d'adrénaline qui refuse de retomber. Entre mes phalanges, une cigarette abandonne une traînée de fumée grise qui se perd dans l'obscurité. Je n'ai jamais vraiment fumé, mais ce soir, j'ai besoin de cette minuscule brûlure, de ce point incandescent qui prouve que je respire encore.

Dix ans. Dix années à n'être qu'une ombre, un meuble dans le décor d'un homme qui m'aimait peut-être, mais qui ne me voyait plus. Sous mon manteau de laine, ma peau est encore électrique, réveillée par les regards et les effleurements du club, mais mon cœur n'est plus qu'une plaie ouverte. J'ai fui la résignation pour tomber dans ce vertige, et Julien en est le centre de gravité.

Je sens son regard dans mon dos. Il est resté là-bas, silhouette sombre découpée contre la lumière tamisée de l'entrée. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il m'observe avec ce mélange de détachement et d'intensité qui me donne envie de hurler ou de me jeter à ses pieds. Sa mélancolie est le miroir de la mienne ; il ne cherche pas à me sauver, il cherche seulement à se noyer avec quelqu'un qui comprendrait enfin la profondeur de l'eau.

Le bruit de mes pas m'exaspère. Chaque claquement est un reproche. Je m'arrête brusquement à quelques mètres de ma berline, le souffle court, les yeux piqués par la

fumée. Je me retourne.

Il n'a pas bougé. Les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, il ressemble à un ange déchu attendant que la nuit l'avale tout à fait. Il sait que je vais craquer. Il sait que la liberté que je revendique est un manteau trop lourd pour mes épaules encore fragiles.

— Tu vas rester là toute la nuit ?

Ma voix est rauque, brisée par l'air polaire et l'émotion que je tente de contenir. Julien fait quelques pas vers moi. Sa démarche est lente, presque prédatrice, mais empreinte d'une tristesse qui me serre la gorge. Il s'arrête à une distance qui n'est pas encore une caresse, mais qui est déjà une intrusion. L'odeur de son parfum — bois brûlé et pluie — vient se mêler à l'âcreté de mon tabac.

— J'attendais de voir si tu allais monter dans cette voiture pour redevenir celle que tu étais, dit-il d'un ton monocorde, tandis que ses yeux brûlent. Ou si tu allais enfin admettre que tu as peur de rentrer seule.

Je tire une bouffée nerveuse. La pointe rouge de la cigarette s'illumine comme un signal de détresse.

— Je n'ai pas peur de la solitude, Julien. J'en viens. C'est le silence qui me tue.

Je brise le cercle de sécurité que j'avais tenté d'ériger. Mon mari ne m'avait jamais regardée ainsi, comme si j'étais un secret à déchiffrer, une urgence absolue. Julien, lui, lit en moi comme dans un livre dont les pages auraient été arrachées.

— Alors pourquoi tes mains tremblent-elles autant ?

Je lâche la cigarette. Elle tombe sur le bitume, petite étoile mourante que j'écrase du

bout de ma chaussure. Je lève les yeux vers lui, sentant la fissure en moi s'élargir. C'est l'instant du basculement.

— Je veux que tu m'aides, murmuré-je, le cœur battant si fort qu'il résonne jusque dans mes tempes. À disparaître. Pas du monde, mais de moi-même. Ramène-moi à la surface de ma peau, Julien. Fais que ce que nous faisons efface tout le reste. Tout ce qui m'a rendue invisible.

Je vois sa mâchoire se contracter. Il lutte contre ses propres fantômes, contre cette femme qu'il a aimée et qui n'est plus là pour le voir souffrir. Nous sommes deux naufragés sur un bout de trottoir parisien, et la mer est profonde.

— Tu me demandes de te briser, Sophie, dit-il d'une voix qui n'est plus qu'un souffle. Parce que pour renaître, il faut d'abord que les décombres de ton ancienne vie s'effondrent. Est-ce que tu as assez de confiance pour me laisser faire ?

Je réduis les derniers centimètres qui nous séparent. Je pose ma main gantée sur son torse, sentant la chaleur de son corps à travers l'épaisseur du drap. C'est un ancrage.

— Je n'ai plus rien à perdre. À part ce vide qui me dévore.

Ses yeux s'assombrissent. Il retire lentement mon gant, et sa peau nue contre la mienne provoque un choc électrique. Ses doigts sont froids, mais là où il me touche, une chaleur insoutenable commence à se propager. C'est un langage que je n'ai pas parlé depuis une éternité. Une promesse de douleur et de plaisir mêlés, une vérité brute qu'on ne peut plus feindre.

— On ne va pas rester ici, finit-il par dire en s'approchant si près que ses lèvres effleurent mon oreille.

Le frisson qui me parcourt n'a plus rien à voir avec l'hiver. C'est un abandon total qui

commence sous le halo blafard d'un réverbère. Mon premier acte de liberté sera de me soumettre à ce qu'il est capable de m'offrir.

Je l'entraîne dans l'ombre, loin de l'éclat cru de la rue. Ses pas sont lourds dans la neige fine, mais elle ne vacille pas. Sa main, dépouillée de son gant, reste serrée dans la mienne ; c'est une poigne de noyée. Je sens chaque tressaillement de ses tendons, chaque pulsation désordonnée à la base de son poignet. Le silence entre nous est une matière dense, chargée de tout ce qu'elle a décidé d'abandonner sur ce trottoir.

Nous franchissons le seuil de mon atelier. L'air y est plus chaud, imprégné d'une odeur de cire, de vieux papier et de ce parfum de solitude qui m'appartient. Je n'allume qu'une petite lampe, laissant l'espace se noyer dans un clair-obscur ambré où les ombres des chevalets s'étirent sur les murs comme des spectres bienveillants.

Je me tourne vers elle. Elle se tient au milieu de la pièce, son manteau encore fermé, les épaules légèrement voûtées. Elle semble si fragile dans ce décor de bois et d'acier, et pourtant, il y a une force brute dans son regard, une décision prise au-delà de la raison.

— Retire ton manteau, Sophie.

Ma propre gorge est serrée. Je ne suis pas le spectateur de sa détresse, j'en suis l'artisan volontaire, et cette responsabilité m'enivre autant qu'elle me pèse. Ses doigts tremblent sur les boutons de laine. Un, deux, trois... Le tissu glisse et s'abat sur le parquet dans un bruit étouffé. Elle apparaît dans la lumière tamisée, vêtue d'une robe de soie pâle qui ne semble tenir que par la grâce d'une intention.

Je m'approche. L'odeur de sa peau, mélange de froid et de tubéreuse, me monte à la tête. Je pose mes mains sur ses épaules nues. Sa peau est glacée, mais sous mes

paumes, je sens le feu qui couve. Elle ferme les yeux, sa tête bascule, offrant la courbe de son cou à l'obscurité.

— Pourquoi moi, Sophie ? Pourquoi m'avoir choisi pour... ça ?

Elle laisse échapper un rire bref, un son brisé qui ressemble à un sanglot.

— Parce que tu es le seul qui sache que la beauté ne suffit pas. Tu sais que pour réparer une âme, il faut accepter d'en voir les fissures. Je ne veux pas être admirée, Julien. Je veux être... ressentie. Jusqu'à l'os.

Je fais glisser mes pouces le long de ses clavicules, suivant l'os saillant, sentant la fragilité de sa structure. C'est une reconnaissance mutuelle de nos dommages de guerre. Je descends mes mains dans son dos, comptant chaque vertèbre, chaque frisson qui parcourt sa colonne. La soie de sa robe est une insulte à la douceur de sa peau.

— Tu sais que si je commence, je ne m'arrêterai pas à tes larmes. Je vais te demander de tout me donner. Ta pudeur, ton contrôle... tout ce que tu utilises pour te protéger du monde.

— Prends-le, répond-elle dans un souffle. Il n'y a plus rien à protéger.

Je saisis son visage entre mes mains. Mes doigts se perdent dans ses cheveux encore humides de neige fondue. Je ne l'embrasse pas. Je veux qu'elle sente le poids de mon désir, mais aussi celui de mon respect. Cet acte ne sera pas une consommation, mais une communion. Ma bouche descend vers son oreille, effleurant le lobe, tandis que mon souffle court sur sa tempe.

— Tu as peur ?

— J'ai horreur de cette peur, confesse-t-elle. Mais c'est la seule chose qui me rappelle que je suis vivante. Ne sois pas doux, Julien. Ne me traite pas comme une chose précieuse qui pourrait se briser. Je suis déjà brisée. Utilise les morceaux.

Ces mots agissent comme un déclencheur. Je ne peux plus lutter contre l'attraction de sa détresse. Mes lèvres trouvent enfin les siennes. Ce n'est pas un baiser, c'est une collision. C'est âpre, désespéré, affamé. Je goûte le sel d'une larme qui a fini par s'échapper. Elle s'accroche à mes bras, ses ongles s'enfonçant dans ma chemise, cherchant une ancre dans la tempête qu'elle a invoquée.

Je la pousse doucement contre le grand bureau de chêne. Les pinceaux tintent, des croquis glissent au sol, mais l'univers s'est réduit à l'espace entre nos corps. Elle s'assoit sur le rebord, ses jambes s'ouvrant pour m'accueillir. La soie remonte le long de ses cuisses, révélant la pâleur de sa peau. Ma main s'attarde sur la chair tendre de l'intérieur de sa cuisse. Elle laisse échapper un gémissement de capitulation totale. Je sens la chaleur qui émane d'elle, cette moiteur naissante qui trahit son corps alors que son esprit lutte encore contre ses vieux fantômes.

— Je suis là, Sophie. Je te tiens. Tu ne tomberas pas plus bas que mes mains.

Le tissu de la robe glisse le long de ses hanches avec un froissement qui ressemble à un aveu. Elle se tient là, dépouillée, ses côtes se soulevant de manière saccadée. Je peux lire le décompte de ses angoisses à la surface de sa peau.

— Regarde-moi.

Ma voix est étranglée par une émotion que je ne masque plus. Elle se retourne lentement, ses yeux noyés d'une brume de larmes. Elle est d'une beauté qui fait mal, une beauté dévastée par la crainte d'être enfin vue. Entièrement. Je l'observe avec une dévotion qui frise la douleur. Ses mains tremblent. Elle attend le jugement ou la pitié, mais elle ne trouvera en moi que le miroir de sa propre fêlure.

Je m'approche, mes pas feutrés sur le parquet. Je pose mes mains sur sa taille, mes doigts s'ancrant dans sa chair avec une fermeté protectrice. Elle tressaille, un petit cri étouffé mourant au fond de sa gorge, puis elle bascule en avant, son front venant heurter ma poitrine. Je sens son cœur battre contre mes côtes, tambour affolé cherchant un rythme commun.

— Je n'ai jamais... personne n'a jamais... balbutie-t-elle.

Je sais. Je sais le vide et les étreintes qui ne sont que des transactions. Je glisse une main dans sa nuque pour incliner sa tête vers l'arrière. Je veux qu'elle voie l'incendie qu'elle a allumé, non pas dans mes reins, mais dans mon âme. Ma bouche dépose un baiser sur la cicatrice invisible qu'elle porte au coin de l'œil, puis sur la courbe de sa mâchoire, là où la tension est la plus vive. Je l'aime avec une lenteur cruelle, l'obligeant à ressentir chaque millimètre de ma peau.

Ses bras s'enroulent autour de mon cou, ses ongles s'enfonçant dans mes épaules comme si elle craignait que le sol ne se dérobe. Je la soulève, la portant vers le lit, ce radeau de fortune au milieu de nos tempêtes. Je l'y dépose avec une infinie précaution, comme si elle était faite de verre ancien.

— Tout ce que tu donnes, Sophie... rien ne sera perdu.

Je commence à explorer son corps avec une curiosité sacrée. Mes mains cartographient ses courbes, s'attardant sur la douceur de son ventre, sur le relief de ses hanches. Chaque caresse est une promesse de réparation. Je sens son corps s'ouvrir à moi par une nécessité viscérale. Sa respiration se fait plus courte. Elle rejette la tête en arrière, offrant sa vulnérabilité comme un sacrifice ultime.

Quand mes doigts effleurent son intimité, elle laisse échapper un sanglot qui me déchire. C'est le son de la glace qui se brise, du barrage qui cède. La moiteur que je

rencontre est un sceau, une preuve de sa vérité. Je la caresse avec une régularité hypnotique, mes yeux ne quittant jamais son visage, guettant l'ombre d'un regret. Mais il n'y a que de l'abandon. Un abandon si total qu'il en devient effrayant.

— Julien, s'il te plaît... maintenant...

Elle me tire vers elle, ses jambes m'invitant dans son sanctuaire de douleur et de plaisir. Je m'insinue en elle avec une lenteur qui nous torture tous deux. Je sens chaque fibre de son être se tendre, se mouler contre moi. L'union est électrique, une décharge qui nous lie dans une agonie délicieuse. Nous bougeons ensemble, un rythme dicté par nos souffles courts et nos aveux muets. Ce n'est plus du sexe ; c'est une lutte contre l'oubli. À chaque poussée, je cherche à effacer les mains qui l'ont malmenée, les mots qui l'ont rabaissée. Je veux remplir chaque recoin de son être jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place pour ses fantômes.

L'intensité monte, marée noire et brûlante. Les yeux de Sophie s'écarquillent, fixés sur les miens, une lueur de terreur et d'extase y dansant violemment. Elle se cambre, ses doigts se crispant sur mes avant-bras, et je sens le spasme naître au plus profond d'elle. Elle crie mon nom comme une ancre.

L'orgasme nous foudroie en même temps, explosion de lumière et de débris. Elle s'effondre contre moi, le corps secoué de tremblements, les larmes libérées coulant enfin librement sur son visage pour mourir dans mon cou. Je la serre de toutes mes forces, mon souffle erratique se mêlant au sien.

Le silence revient, lourd, chargé du poids de ce qui vient d'être échangé. Nous restons ainsi, emmêlés l'un dans l'autre, dans la pénombre qui s'épaissit. Sophie pleure doucement, des pleurs d'épuisement et de soulagement. Je ne dis rien ; il n'y a plus de mots assez vastes pour contenir cet instant. Je me contente de caresser ses cheveux, sentant sa peau s'apaiser sous mes doigts, tandis que le vide, pour la première fois, semble avoir reculé. Elle s'est abandonnée, et dans cet abandon, elle s'est enfin

retrouvée. Et moi, dans ses larmes, j'ai trouvé ma seule demeure.

Chapitre 10

La Peur de l'Aube

Le battement de son cœur contre mon oreille est un métronome désaccordé, une percussion sourde qui résonne jusque dans ma propre cage thoracique. Je m'abandonne contre Julien, le visage niché dans le creux brûlant de son cou, là où l'odeur de sa peau — ce mélange de musc sauvage, de sueur salée et d'un vestige de tabac froid — m'enivre plus sûrement que n'importe quel poison servi à l'Éclipse. Le silence de la chambre est une étoffe épaisse, un linceul de velours qui étouffe le fracas du monde extérieur, ce Paris hivernal qui hurle sans doute sous les bourrasques de janvier, mais ici, dans cette pénombre qui s'étire, le temps s'est liquéfié.

Ses mains, larges et marquées par la rugosité de la vie, s'égarant dans mes cheveux avec une lenteur qui confine à la dévotion. Chaque passage de ses doigts sur mon cuir chevelu est une décharge électrique, une promesse que je ne suis plus cette ombre, cette femme transparente que mon mari avait patiemment façonnée durant dix ans de silences et de mépris. Sous la paume de Julien, j'existe. Je redeviens chair, désir et fêlures. Je sens ses muscles se contracter, la force avec laquelle il me serre contre lui, comme s'il craignait de me voir s'évaporer dès que l'obscurité sera totale. C'est une étreinte qui étouffe autant qu'elle protège, un refuge bâti sur des sables mouvants.

Je ferme les yeux, savourant l'humidité persistante entre nos cuisses, souvenir encore vibrant de nos corps qui s'étaient cherchés comme des naufragés. La peau de Julien est un territoire que je commence à cartographier par cœur : chaque cicatrice, chaque grain de beauté est un point d'ancrage dans ma dérive. Mais alors que je respire son souffle, je perçois une rupture dans son rythme. Ses caresses perdent leur fluidité. Ses doigts s'attardent une seconde de trop, pressent ma peau avec une intensité qui ressemble à une douleur.

— Tu penses à quoi ? murmure-je contre sa gorge, ma voix n'étant qu'un souffle éraillé.

Il ne répond pas. Je sens le mouvement de sa déglutition, le soulèvement de son torse qui s'amplifie. Sa main s'arrête au sommet de mon crâne. Le geste n'est plus une caresse ; c'est une ponctuation finale. Un froid insidieux semble s'infiltrer par les fentes des volets clos, glissant sur nos corps nus, séchant la sueur qui nous liait.

— À rien, Sophie. À la nuit qui s'éteint.

Sa voix a changé. Elle a perdu cette chaleur rauque qui m'appelait à lui quelques instants plus tôt. Elle est devenue blanche, distanciée, comme s'il venait de franchir une frontière invisible pour retourner dans cette zone de sécurité où je n'ai pas le droit de cité. Je me redresse sur un coude pour chercher son regard. Ses yeux sont deux abîmes sombres où la mélancolie a dévoré le désir. Il ne me regarde pas. Il fixe le plafond, ou peut-être le vide laissé par tout ce qu'il a perdu avant que nos solitudes ne se percutent.

Je passe ma main sur son torse, dessinant le contour de ses pectoraux avec une tendresse qui me fait physiquement mal. Je déteste cette vulnérabilité qui remonte en moi, ce besoin viscéral de le ramener ici, avec moi, loin de ses fantômes.

— Tu es parti loin, dis-je, tentant de masquer l'angoisse qui me serre la gorge.

Julien saisit mon poignet. Le geste est brusque, presque sec. Il ne me fait pas mal, mais le rejet est limpide. Il dépose ma main sur le drap, comme on repose un objet encombrant dont on ne sait plus quoi faire. Il soupire, un son qui ressemble au craquement de la glace sur un lac gelé, et se dégage de mon étreinte pour s'asseoir sur le bord du lit. Le matelas gémit sous son poids. Son dos se dresse devant moi comme un rempart de chair.

Le silence reprend ses droits, mais il est devenu tranchant. Je reste allongée, nue et soudainement démunie, fixant la cambrure de sa colonne vertébrale. La transition est violente. L'intimité brute que nous partageons s'évapore pour laisser place à une gêne glaciale.

— Il se fait tard, lâche-t-il sans se retourner.

Le mot tombe comme un couperet. Tard. Comme si le temps était soudain devenu un ennemi, comme s'il fallait s'extraire de ce cocon avant que les émotions ne deviennent définitives. Je sens la morsure de l'humiliation me piquer les paupières. Pendant des années, on ne m'a pas vue. Et maintenant que Julien m'a regardée avec une telle intensité que j'en ai eu le vertige, il décide de fermer les yeux.

— On ne parle pas de l'heure, Julien. Pas ici, répliqué-je, ma voix plus ferme que je ne l'aurais cru.

Il tourne enfin la tête. Son profil est dur, figé dans une résolution qui me glace le sang. Il y a une peur panique dans son regard, une terreur que je reconnais car je la porte aussi : celle de s'attacher à un autre naufragé alors qu'on n'a pas encore appris à nager seul.

— C'est justement le problème, Sophie. On ne parle de rien. On fait comme si ce club était une île. Mais demain, le soleil va se lever. Et je ne veux pas être celui qui te regarde te réveiller.

Chaque mot est une gifle. À l'Éclipse, on cherche l'oubli, pas la permanence. Mais son ton trahit une détresse qu'il essaie d'étouffer sous une couche d'arrogance protectrice. Je me redresse à mon tour, me fichant de ma nudité, laissant mes cheveux emmêlés retomber sur mes épaules. Je veux qu'il voie mes blessures. Je veux qu'il voie l'impact de sa lâcheté.

— Tu n’as pas peur de l’aube, Julien. Tu as peur de moi.

Il ricane, un son sec et sans joie. Il se lève brusquement, m’abandonnant sur le matelas froissé où l’empreinte de son corps est encore tiède. La fraîcheur de la chambre me saisit, marquant ma peau de frissons qui n'ont plus rien à voir avec le plaisir.

— Je ne te crains pas, Sophie. Je crains ce que tu attends de moi. On est dans un club, pas dans un cabinet de psychanalyse. Ici, on consomme l’instant pour ne pas avoir à s'occuper du reste.

Il ramasse sa chemise au sol. Ses mouvements sont saccadés, empreints d’une nervosité qu’il ne parvient plus à masquer. Je l’observe. Son dos est une carte de tensions, chaque vertèbre semblant crier son refus de s'abandonner.

— menteur, murmuré-je. Tu consommes l’instant pour ne pas avoir à te regarder en face. Tu me touches comme si j’étais ton salut, et dès que tu reprends ton souffle, tu me traites comme une erreur de parcours.

Il se fige, la chemise à la main. Le silence entre nous s'épaissit, chargé de tout ce que nous n'avons pas dit. Je me lève à mon tour. Ma nudité est ma seule vérité face à son armure qu'il tente de refermer. Je marche vers lui, mes pieds s'enfonçant dans la moquette épaisse qui étouffe le bruit de mes pas. Quand je suis juste derrière lui, je sens la chaleur qui émane encore de lui. Je pose ma main sur son épaule nue. Il tressaille violemment, mais il ne s'écarte pas.

— Regarde-moi, Julien. Dis-moi que ce que tu as ressenti il y a dix minutes n'était qu'un contrat. Dis-moi que la façon dont tu as cherché ma bouche comme si c'était de l'oxygène, ce n'était rien.

Il se retourne d'un coup. Ses doigts se referment sur mes poignets avec une force qui me surprend. Ses yeux sont sombres, presque noirs. Il me plaque contre le mur, la froideur du papier peint contrastant avec la fournaise de son corps qui vient s'écraser contre le mien.

— Tu veux que je te dise quoi ? Que je suis foutu dès que je te touche ? Que le monde s'arrête de tourner quand je sens ton souffle contre ma gorge ? C'est ça que tu veux entendre ?

Sa voix est un grondement sourd. Il est si près que ses lèvres effleurent les miennes. Je sens son érection se presser contre mon ventre, contredisant chaque mot de rejet. C'est une dissonance brutale, une bataille entre sa tête et son sang.

— Je veux que tu arrêtes de fuir, dis-je, mon souffle se mêlant au sien.

Il lâche mes poignets pour encadrer mon visage de ses mains. Ses paumes sont chaudes, et il me regarde avec une intensité qui me donne envie de pleurer. Sa main droite glisse lentement vers le bas, suivant la ligne de ma gorge, s'attardant sur la naissance de mes seins avant de venir se loger au creux de ma taille. Son pouce dessine des cercles sur ma peau, une caresse qui se veut méprisante mais qui est désespérément tendre.

— Tu joues avec le feu, Sophie, murmure-t-il, son front venant s'appuyer contre le mien. Je n'ai rien à t'offrir de plus que ces nuits. Je suis une coque vide. Tu cherches de la lumière là où il n'y a que de la cendre.

Sa main descend plus bas, s'immisçant entre mes cuisses qui s'ouvrent instinctivement. Ses doigts effleurent ma moiteur, un geste d'une précision chirurgicale qui déclenche une décharge électrique dans tout mon corps. Je gémiss, ma tête basculant en arrière contre le mur, alors qu'il me pénètre d'un doigt, lentement, profondément, tout en gardant ses yeux ancrés dans les miens.

— C'est ça que tu appelles du vide ? demandé-je entre deux inspirations saccadées.

— C'est de l'oubli, répond-il d'un ton qui se veut glacial, mais je vois ses doigts trembler à l'intérieur de moi. C'est une façon de s'assurer que le matin ne viendra jamais.

Il retire sa main brusquement, me laissant béante. Il recule d'un pas, son visage se refermant. L'éclat de désir est remplacé par une détermination morne. Il finit d'enfiler sa chemise, boutonnant les poignets avec une précision maniaque.

— On ne peut pas rester ici. L'ambiance devient... irrespirable.

— Parce que tu réalises que tu m'aimes un peu trop pour que ce soit confortable ?

Ma question tombe comme une pierre dans une eau dormante. Il s'arrête. Le silence est si lourd que j'entends les battements de mon propre cœur. Il relève enfin les yeux, et ce que j'y vois me brise : ce n'est pas de la haine, c'est une tristesse infinie.

— Je ne sais pas aimer, Sophie. J'ai seulement appris à désirer ce qui va me détruire. Et tu es la chose la plus destructrice que j'aie jamais croisée.

Il fait un pas vers la porte, mais je lui barre le passage, droite, ma nudité devenant une arme contre son mensonge.

— Alors détruis-moi, Julien. Mais ne me quitte pas sur un mensonge. Si c'est notre dernière fois, fais en sorte que je m'en souviene pour le reste de ma vie. Pas comme une fuite, mais comme un adieu.

Je pose ma main sur son torse, sentant son cœur cogner contre ma paume. Il est aussi effrayé que moi. Ses mains hésitent, avant de se refermer sur ma chair avec une

ferveur qui ressemble à un naufrage.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes, souffle-t-il contre mon oreille, ses dents mordillant mon lobe.

— Si, je le sais. Je demande la vérité, même si elle doit nous brûler tous les deux.

Il s'empare de ma bouche avec une sauvagerie nouvelle. C'est un baiser de condamné, un mélange de désespoir et de faim. Ses mains m'explorent avec une urgence fébrile, mémorisant chaque millimètre de ma peau. Il me soulève, mes jambes s'enroulant autour de sa taille, et me porte vers le grand fauteuil de cuir noir. Le contact du cuir froid me fait sursauter, mais il ne me laisse pas reprendre mes esprits. Il s'agenouille entre mes jambes, écartant mes genoux avec une autorité qui me fait frémir.

— Regarde-moi, Sophie, ordonne-t-il, sa voix vibrant d'une tension insoutenable. Regarde bien ce que tu appelles de l'attachement.

Ses doigts s'activent, experts, cherchant ce point précis où la douleur et le plaisir se confondent. Je sens mon bassin se soulever, ma respiration devenant un sifflement aigu. La tension monte, chaque caresse étant ponctuée par ses paroles dures, des flèches décochées pour maintenir la distance.

— C'est juste de la chair, murmure-t-il alors qu'il remplace ses doigts par sa bouche, sa langue traçant des arabesques de feu. C'est juste de la chimie.

Je ferme les yeux, mes mains s'agrippant à ses cheveux, le tirant vers moi alors que je sens le tsunami émotionnel monter.

— Continue de mentir, Julien, gémis-je. Continue de mentir si ça te permet de ne pas t'effondrer.

Il s'arrête net. Il semble être au bord d'une rupture qu'il n'avait pas prévue. Ses mains tremblent sur mes cuisses.

— Je te déteste d'être entrée dans ma vie, dit-il, et pour la première fois, je sens des larmes dans sa voix.

— Alors finis-en. Finis-en avec nous, ou commence enfin quelque chose.

Son silence est une lame. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes cuisses avec une force qui frôle la douleur, comme s'il cherchait à laisser une empreinte indélébile avant la fuite.

— Tu crois que c'est si facile ? murmure-t-il, sa voix brisée. Tu crois qu'on peut juste ouvrir la porte et laisser la lumière entrer après des années passées dans le noir ?

Il ne me laisse pas répondre. Sa bouche s'abat sur la mienne avec une fureur désespérée. Il me bascule sur le lit, le matelas gémissant sous notre poids, et je l'accueille avec une avidité qui me fait horreur. Je déteste l'aimer ainsi, mais chaque fibre de mon être appelle cette collision. Ses mains remontent, effleurant mes côtes avec une précision qui me tire un cri. Il connaît chaque faille. Quand il descend entre mes jambes, son souffle chaud sur ma peau me fait cambrer le dos.

— Regarde-moi, exige-t-il.

J'ouvre les yeux. Il est au-dessus de moi, ses épaules barrant l'horizon. Il entre en moi d'un coup sec, un envahissement total qui me coupe la respiration. Ce n'est pas de la douceur. C'est une revendication. Le rythme qu'il impose est dicté par sa peur : rapide, saccadé. À chaque poussée, je sens son armure se fissurer. Je sens la chaleur de son corps, cette fournaise où il tente de brûler ses regrets. Mes jambes le tirent plus profondément encore, voulant qu'il ressente chaque battement de mon sang.

— Julien... s'il te plaît...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? grogne-t-il contre mon cou. Que je te dise que je t'aime ? Que je te promette un futur que je n'ai pas ?

Il accélère, ses hanches frappant les miennes. Le plaisir commence à bouillonner, une onde de choc qui irradie jusqu'à mes extrémités. C'est une extase teintée de deuil. Je sens ses muscles se tendre, ses doigts se crispent sur mes épaules. Il se raidit, un gémissement étranglé s'échappant de sa gorge, et je le sens se déverser en moi avec une force qui me laisse exsangue. Au même moment, la vague déferle sur moi, m'aveuglant. Je crie son nom comme un adieu.

Pendant quelques secondes, le temps s'arrête. Nous ne sommes plus que deux corps entrelacés, cherchant de l'air. La sueur nous colle l'un à l'autre. C'est l'instant où tout pourrait changer. L'instant où il pourrait poser sa tête sur mon sein et se laisser aller. Mais la lumière blafarde de l'aube commence à filtrer à travers les persiennes, découpant des lignes froides sur le parquet.

Je sens le changement immédiatement. Julien se pétrifie. La chaleur s'évapore de ses yeux. Il se retire de moi avec une lenteur calculée. Le vide qu'il laisse est un gouffre. Il se lève, ne me jetant pas un regard, et ramasse ses vêtements. Chaque geste est empreint d'une raideur brutale. Il se rhabille comme on remet une armure après une défaite honteuse.

— C'était une erreur, dit-il d'une voix monocorde en boutonnant sa chemise.

Je reste allongée, nue et tremblante. Les larmes que je retenais coulent enfin, brûlantes.

— Tu as raison, Julien. C'est une erreur. Parce que tu es trop lâche pour assumer ce que tu ressens. Tu préfères mourir de froid tout seul que d'avoir chaud avec moi.

Il s'arrête près de la porte. Son dos est une muraille infranchissable. Je vois ses épaules tressaillir, un bref instant, comme s'il allait se retourner. Comme s'il allait tout envoyer valser pour revenir. Mais le déclic de la serrure retentit, sec et définitif.

— Adieu, dit-il simplement.

La porte se referme. Le silence retombe, plus lourd qu'avant. L'aube est là, grise et impitoyable. Elle ne promet rien, sinon la certitude que, cette fois, il ne reviendra pas.

Chapitre 11

Les Ruines et les Roses

Le déclic de la serrure a résonné dans le silence de l'aube comme un coup de feu étouffé. Puis, le néant. Juste le poids de l'absence, cette masse dense et glacée qui s'est engouffrée dans la chambre pour saturer l'espace que Julien occupait encore quelques secondes plus tôt. Je suis restée prostrée sur le parquet nu, la peau encore brûlante de ses mains, mais le cœur déjà saisi par le givre.

La lumière grise, cette clarté blafarde et impitoyable des matins de défaite, filtrait à travers les persiennes pour découper sur mon corps des rayures d'ombre et de poussière. Je me suis sentie soudainement obscène dans ma nudité ; non pas par pudeur, mais parce que cette peau que j'avais offerte à sa faim ne servait plus à rien. Sans ses yeux pour m'ancrer dans le réel, je redevais une vapeur, une silhouette floue égarée dans un Paris qui s'éveillait sans nous. Mes doigts ont effleuré le bois froid, cherchant une trace de sa chaleur. Rien. Julien était déjà de l'autre côté de cette paroi, sans doute déjà rhabillé, blindé dans sa chemise aux boutons impeccablement fermés, prêt à affronter le monde avec ce charisme mélancolique qui me fascinait autant qu'il me brisait. Il était parti sans un mot, nous laissant suspendus derrière le bois verni comme une promesse que l'on n'ose pas tenir.

Une larme, lourde et salée, a tracé un chemin brûlant le long de ma tempe pour s'écraser sur le sol. Pendant dix ans, mon mari m'avait rendue invisible, me transformant en un meuble utile, une présence sans relief dans le décor de son existence. Ici, à l'Éclipse, j'avais cru trouver le remède. J'avais cru que me donner à des inconnus, sentir le désir brut des hommes dans l'obscurité du velours rouge, suffirait à me reconstruire. Et c'était vrai, un temps. J'avais réappris l'électricité d'une caresse, le frisson d'un souffle dans le cou, l'ivresse de ne plus être

transparente. Mais avec Julien, tout avait basculé. Ce n'était plus une question de validation. C'était une question de survie.

Je me suis redressée lentement, les muscles de mon ventre encore tendus par les échos du plaisir qu'il m'avait arraché. Chaque centimètre de mon corps se souvenait de lui : la cambrure de mon dos sous ses paumes larges, le frottement de son torse contre mes seins, la morsure délicate de ses dents sur mon épaule. Il m'avait possédée avec une urgence qui confinait au désespoir, comme s'il cherchait en moi un refuge contre ses propres démons, contre ce deuil qu'il portait en bandoulière comme une armure de plomb.

« Julien... »

Mon propre murmure m'a étranglée. Ma voix a ricoché contre les murs nus de la pièce. Je savais qu'il était là, le front sans doute appuyé contre le battant, les poings serrés, luttant contre l'envie de faire demi-tour. Je savais que pour lui, chaque émotion était une menace, chaque attachement une trahison envers celle qu'il avait perdue. Il voulait la chair sans le cœur, le vertige sans la chute. Mais la chute était déjà là.

Je me suis traînée vers la porte, mes genoux heurtant le bois dur avec un bruit sourd. Je n'avais même pas la force de chercher un drap pour me couvrir. Ma vulnérabilité était totale, impudique. J'ai posé ma main sur le bas de la porte, là où la poussière danse dans le courant d'air. Je pouvais presque sentir la vibration de sa respiration.

« Ne pars pas comme ça, ai-je articulé, la gorge nouée. Pas après avoir fait de moi quelqu'un d'autre. »

Le silence qui a suivi était plus cruel que n'importe quelle insulte. C'était le mutisme de l'homme qui se mure, qui choisit la solitude parce qu'elle est la seule chose qu'il maîtrise encore. Ma peau me faisait mal. Non pas de son absence, mais de l'éveil

qu'il y avait provoqué. C'était une douleur de renaissance, celle que ressent le membre engourdi quand le sang recommence à y circuler. J'étais vivante, horriblement vivante, et cette vie réclamait plus que des étreintes furtives.

« Je ne suis plus une ombre, Julien ! ai-je crié contre le bois, ma voix se brisant dans un sanglot. Tu ne peux pas me réveiller pour ensuite me laisser crever de froid dans cette lumière de merde ! »

Un froissement de tissu. Le craquement d'une semelle. Mon cœur a bondi, tambour affolé sous mes côtes. Et puis, de nouveau, le déclic de la serrure. La porte a pivoté lentement, révélant Julien. Il était là, debout dans l'entrebâillement, silhouette découpée par la faible lueur du couloir. Ses cheveux étaient en désordre, ses yeux injectés de sang, et sa chemise déboutonnée au col laissait deviner le battement erratique de sa carotide. Il a fixé le vide, les mâchoires si serrées que les muscles de son cou saillaient.

— Tu ne devrais pas être là, a-t-il murmuré, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de verre. Tu devrais être loin de moi, Sophie. Loin de ce que je suis en train de devenir.

Je me suis relevée avec peine, les jambes flageolantes. La Sophie du club, celle qui jouait avec les regards, était restée sur le palier. Ici, je n'étais qu'une femme à vif, les joues striées de sel.

— Et ce que tu deviens, c'est quoi ? Un homme qui a peur d'être aimé ? Un homme qui préfère ses ruines à une main tendue ?

Il a enfin levé les yeux vers moi. Ce n'était pas de la colère, mais une détresse si profonde qu'elle m'a coupé le souffle. Il a fait un pas en avant, refermant la porte derrière lui d'un geste sec. L'espace s'est réduit, la tension devenant une entité physique, un courant électrique.

— Je ne sais plus comment on fait, Sophie, a-t-il avoué, sa voix se brisant sur mon nom. Le club, les masques... c'était facile. Mais ça ? Toi, ici, avec tes yeux qui lisent en moi ? Ça me terrifie.

Il a tendu une main avant de la rétracter, les doigts tremblants. Ce mouvement inachevé m'a fait plus de mal qu'une gifle. J'ai réduit la distance, collant ma poitrine contre son torse. Je sentais sa chaleur, une fournaise contrastant avec le givre de la pièce.

— Alors laisse-toi terrifier, ai-je soufflé, ma main trouvant enfin le chemin de sa joue. Regarde-moi. Pas l'ombre. Pas la rose que tu as voulu cueillir. Regarde celle qui saigne.

Ma paume a épousé sa barbe naissante. Un frisson violent a parcouru son corps et il a fermé les yeux, penchant la tête contre ma main comme un assoiffé trouvant une source. Ses mains ont fini par trouver mes hanches. Elles étaient grandes, brûlantes, ses doigts s'ancrant dans ma chair avec une possessivité de naufragé. Il m'a tirée brutalement contre lui. Je pouvais sentir chaque muscle de ses cuisses, la dureté de son désir, et le martèlement furieux de son cœur contre le mien.

— Je vais te détruire, Sophie.

— On est déjà en ruines, Julien. On ne peut que se reconstruire.

Ses lèvres ont percuté les miennes. Ce n'était pas un baiser, c'était un affrontement. Il y avait le goût des larmes, l'amertume du regret et cette soif insatiable qui nous rongait. Sa langue a forcé le passage, explorant ma bouche avec une urgence désespérée, tandis que ses mains remontaient le long de mon dos, dévorant chaque centimètre de peau. Je me suis accrochée à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise. La douleur de l'attente se transformait en une chaleur liquide qui se propageait en moi, une pulsation sourde réclamant réparation.

Il a rompu le baiser pour descendre dans mon cou, ses dents mordillant la peau sensible. Je me suis cambrée, la tête jetée en arrière, un cri étouffé mourant dans ma gorge. Chaque souffle qu'il déposait sur ma peau était une marque indélébile.

— Tu es si belle, a-t-il grondé contre ma gorge. Trop belle pour cet enfer.

D'un mouvement brusque, il m'a soulevée, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille. Il m'a portée vers le salon, me pressant contre le mur, les cadres vibrant sous le choc de nos corps. L'urgence était devenue insoutenable, une faim dévorant nos dernières défenses. Le contraste entre le plâtre froid et la fournaise de son torse créait une tension insupportable.

Ses mains ont glissé sous mes fesses, cherchant l'entrée de mon intimité. Ses doigts ont trouvé sans peine l'humidité brûlante qui me trahissait. Un cri a passé la barrière de mes lèvres lorsqu'il a commencé à me caresser, explorant ma sensibilité avec une précision de supplicé. Il a déboutonné son pantalon d'une main maladroite, tandis que l'autre me maintenait fermement contre la paroi. C'était le moment de bascule, celui où l'on cesse d'appartenir à soi-même.

Il a pénétré en moi d'un coup lent, profond. Un gémissement a déchiré sa gorge tandis qu'il s'enfonçait dans mon sanctuaire. L'invasion était totale. Ce n'était pas seulement son corps qui m'emplissait, c'était toute sa souffrance et tout son besoin qu'il déversait en moi. J'ai resserré mes jambes autour de ses reins, l'accueillant, voulant effacer par ce mouvement chaque cicatrice qu'il portait sur l'âme.

Il a commencé à bouger, un rythme saccadé, haché par l'émotion. Chaque va-et-vient était une question ; chaque pression de mon bassin était une réponse. Nous étions dans un espace hors du temps, une arène où nos vulnérabilités se battaient pour la suprématie.

— Regarde-moi, Sophie, exigea-t-il, la voix brisée. Je veux voir tes yeux quand... quand je te perds.

J'ai ouvert les yeux, embués de larmes. Je voyais son visage, cette expression de douleur pure qui accompagne les plaisirs trop vastes. Il ne faisait pas l'amour, il s'accrochait à sa propre survie. Le plaisir a explosé soudainement, une déflagration de lumière blanche. J'ai crié son nom, mon front contre le sien, tandis que les spasmes nous emportaient. Quelques secondes plus tard, Julien s'est raidi avant de s'effondrer contre moi, son souffle brûlant ma peau.

Nous sommes restés ainsi, suspendus entre le mur et le vide. J'ai senti une goutte d'eau rouler sur mon sein. J'ai d'abord cru que c'était de la sueur, avant de comprendre que c'était une de ses larmes. Il m'a reposée lentement sur le sol, ses mains ne me lâchant pas. Ses yeux étaient rouges, mais la peur y avait laissé place à une paix épuisée. Je n'avais plus besoin des lumières du club ou des regards avides. La seule beauté qui comptait était celle de ce regard dévasté.

— Tu n'iras nulle part ? a-t-il murmuré.

J'ai pris son visage entre mes mains, essuyant la trace humide sur sa joue.

— Les ruines sont solides, Julien. C'est sur elles qu'on bâtit les plus belles maisons. Je reste.

Je me suis blottie contre lui, la peau moite, le cœur lourd d'une certitude que rien ne pourrait plus entamer. Nous étions brisés, mais nos morceaux s'emboîtaient parfaitement. La lumière du matin pouvait bien venir ; elle ne trouverait plus de fantômes, seulement deux êtres qui avaient enfin cessé de fuir.

Chapitre 12

L'Éclipse Solaire

Le bois sombre du parquet est une morsure glacée contre la peau de mes cuisses, mais la chaleur qui irradie du torse de Julien compense chaque frisson. Je suis blottie contre lui, naufragée s'agrippant à son unique bouée, sentant le rythme lourd et saccadé de son cœur battre sous mon oreille. L'air de ce salon est chargé de l'odeur de nos corps, un mélange de musc, de sueur sucrée et de ce parfum de cuir luxueux qui nous a suivis depuis les alcôves de l'Éclipse. À travers les grandes fenêtres, le ciel de Paris commence à virer au bleu acier. C'est l'heure incertaine où les fêtards rentrent chez eux et où les fantômes reprennent leurs droits.

Mes vêtements, autrefois élégants, ne sont plus qu'un désordre d'étoffes froissées autour de ma taille. J'ai le bas du corps encore découvert, exposé à la pénombre de la pièce, et je sens l'humidité résiduelle de notre étreinte refroidir lentement sur ma peau. C'est une sensation étrange, à la fois brute et désolante. Pendant dix ans, dans le lit conjugal qui était devenu mon tombeau, j'ai été invisible. Mon ex-mari traversait mon corps comme on traverse une pièce vide pour atteindre une fenêtre. Ici, sur ce sol dur, sous le regard de Julien, j'existe avec une acuité presque douloureuse.

Je relève légèrement la tête. Le mur face à nous est couvert de cadres, des photos en noir et blanc, paysages mélancoliques et visages anonymes dont je devine le poids mort. Ils semblent nous observer, témoins silencieux de notre déroute. Mon regard remonte vers le visage de Julien. Ses yeux sont clos, ses traits tirés par une fatigue qui ne doit rien au manque de sommeil. Et là, brillant faiblement sous la clarté mourante d'une applique murale, je vois cette trace : une larme solitaire a tracé un sillon d'humidité sur sa joue, s'arrêtant juste au coin de sa mâchoire contractée.

— Julien, je murmure, ma voix n'étant qu'un froissement de soie dans le silence.

Il ne répond pas. Sa main, large et rugueuse, remonte le long de ma hanche pour s'ancrer dans ma chair. Il me presse contre lui avec une possessivité qui me fait tressaillir. Ce n'est pas seulement du désir ; c'est un besoin d'ancrage, une manière de vérifier que je ne suis pas une hallucination née de sa propre tristesse. Je sens le métal froid du bouton de son pantalon presser contre mon ventre, rappel constant de notre urgence, de cette façon dont il s'est jeté sur moi dès que la porte s'est refermée, fuyant ses démons dans l'embrasement de mon sexe.

— Ne me regarde pas comme ça, Sophie, finit-il par dire, la voix enrouée, chargée de gravier.

— Comme quoi ?

— Comme si tu pouvais réparer ce qui est en miettes.

Il ouvre les yeux. Ils sont sombres, presque noirs. J'y vois le reflet de mon propre désarroi. Je tends la main, hésitante, et j'effleure du bout de l'index la trace humide sur sa peau. Il ferme les paupières au contact, un léger gémissement de détresse s'échappant de sa gorge.

— Je ne veux rien réparer, Julien. Je veux juste sentir que je ne suis pas la seule à brûler.

Je me redresse un peu plus, faisant glisser ma poitrine contre son torse nu. Le frottement de mes mamelons encore sensibles contre sa peau chaude envoie une décharge électrique jusqu'au creux de mes reins. Ma nudité, face à son pantalon encore à moitié fermé, crée un contraste de vulnérabilité que j'embrasse totalement. Je veux qu'il voie mes cicatrices invisibles, celles de la femme qu'on a ignorée jusqu'à l'effacement, pendant que je déchiffre les siennes, celles de l'homme qui refuse

d'aimer pour ne plus jamais avoir à pleurer.

Sa main quitte ma hanche pour s'égarer entre mes jambes, là où la moiteur de notre plaisir persiste. Il ne cherche pas à me stimuler avec la dextérité d'un amant de club ; il caresse la naissance de mes lèvres avec une lenteur exploratoire, presque religieuse. Je bascule la tête en arrière, mes cheveux balayant le parquet, et je lâche un soupir qui se transforme en sanglot étouffé. La sensation est trop intense, trop chargée de tout ce que nous n'osons pas dire.

— On est sortis de l'Éclipse, Julien, je souffle alors qu'il appuie son pouce fermement, déclenchant une onde de chaleur liquide en moi. Le soleil va se lever. On ne pourra plus se cacher derrière les masques de cuir et le champagne.

Il se redresse brusquement et me surplombe, ses bras puissants m'encadrant. Son souffle court vient mourir contre mes lèvres. Je vois la lutte dans son regard, ce refus de l'engagement qui se heurte à l'attraction magnétique qu'il éprouve pour ma détresse, si semblable à la sienne.

— Le jour est cruel, Sophie. Il montre les détails. Il montre les fêlures.

— Alors regarde les miennes. Regarde-les bien. Je n'ai plus peur d'être vue.

Il plonge son visage dans le creux de mon cou, humant ma peau avec une faim primitive. Ses lèvres cherchent ma clavicule, y déposant des baisers fiévreux qui me font cambrer le dos. Je sens son érection, dure et impatiente, presser contre ma cuisse, rappel physique de la vie qui palpite en nous malgré le deuil. Mes jambes s'ouvrent instinctivement, l'invitant à reprendre ce dialogue de chair que les mots ne font que complexifier. L'air froid du matin s'engouffre dans la pièce, mais entre nos corps, c'est un incendie qui couve, une éclipse solaire où l'ombre et la lumière fusionnent pour ne former qu'une seule et même douleur exquise.

Ses doigts s'enfoncent davantage, trouvant le chemin de ma source. Je ferme les yeux, laissant une larme glisser à mon tour, tandis que l'aube commence à découper les cadres au mur en autant de fenêtres sur nos solitudes respectives. On ne se soigne pas. On se consume ensemble, espérant que les cendres seront plus légères que le poids de nos souvenirs.

Il dessine les contours de ma vulnérabilité avec une précision qui m'arrache un nouveau sanglot. Il semble chercher, sous la surface de ma peau, le point exact où mon cœur s'est brisé il y a des années. Chaque mouvement circulaire de son pouce, là où l'humidité de mon désir rencontre la chaleur de sa paume, est une provocation. Il m'oblige à rester ancrée ici, dans ce présent brutal, alors que tout en moi hurle de s'enfuir vers l'anesthésie du passé.

— Regarde-moi, murmure-t-il contre mon oreille.

Je refuse d'abord, enfonçant mes ongles dans ses épaules, à travers le tissu de sa veste que je n'ai pas encore eu la force de lui retirer. Je ne veux pas voir le miroir de ma propre déchéance dans ses yeux. Mais il insiste, forçant mon menton à se lever. Quand mes yeux rencontrent enfin les siens, le choc est plus violent que n'importe quelle caresse. Ses iris sont orageux, chargés d'une détresse qui fait écho à la mienne. Il y a là une honnêteté qui me déshabille bien plus sûrement que ses mains.

— On ne peut plus faire semblant, reprend-il, le souffle court. Tu sens ça ?

Il appuie son bassin contre le mien avec une lenteur calculée, me forçant à ressentir chaque centimètre de sa dureté, l'impulsion électrique qui nous lie. Je tremble si fort que mes dents s'entrechoquent.

— Je sens... que je vais mourir si tu t'arrêtes. Et je sens que je vais mourir si tu continues.

Un sourire amer étire ses lèvres. Il lâche mon menton pour glisser sa main sous mon haut, remontant le long de mes côtes avec une ferveur qui me donne le vertige. Sa peau est brûlante. Lorsqu'il atteint la dentelle de mon soutien-gorge, il marque une pause, son regard ne quittant pas le mien. C'est un défi. Il attend que je lui donne la permission de briser la dernière barrière, celle qui cache les battements désordonnés de ma panique.

— Est-ce que tu as peur de moi, ou de ce que tu ressens ?

— J'ai peur de la lumière, je réponds en désignant la fenêtre où l'aube déverse désormais son or froid. La nuit nous protégeait. Dans la lumière, on verra que nous sommes des ruines.

— Alors laissons-les voir, rétorque-t-il avec une soudaine sauvagerie. Laissons le jour nous démasquer. Je veux te voir, chaque millimètre de toi, sans l'excuse de l'obscurité.

D'un mouvement brusque, il saisit le bas de mon vêtement et le tire par-dessus ma tête. L'air frais frappe ma peau, me faisant frissonner, mais la chaleur de son regard compense instantanément ce froid. Ses mains enveloppent mes seins, les soulevant avec une dévotion qui me fait monter les larmes aux yeux. Ses pouces écrasent mes mamelons, et je jette la tête en arrière, un gémissement rauque s'échappant de ma gorge.

Ce n'est pas seulement du plaisir. C'est une invasion. Il reprend possession d'un territoire que j'avais laissé en friche. Sa bouche redescend sur ma peau, marquant chaque centimètre de mon torse de baisers qui ressemblent à des sceaux. Il s'attarde sur le creux de mon estomac, là où l'anxiété se noue d'ordinaire, et je sens ses lèvres vibrer contre moi.

— Tu es si belle que ça me fait mal. C'est une insulte à tout ce que j'ai essayé

d'oublier.

Il se redresse. Ses mains descendent vers le bouton de mon pantalon. L'attente est un supplice. Il prend son temps, savourant chaque seconde de ma détresse érotique. Il fait glisser la fermeture éclair, le son métallique déchirant le silence de la pièce comme un couperet.

— Dis mon nom. Dis-le comme si c'était la seule chose qui te rattachait encore au monde.

Je le prononce dans un souffle qui n'est qu'un lambeau d'âme. En réponse, il s'agenouille devant moi. Ce geste de soumission apparente, dans ce contexte de domination sensuelle, me foudroie. Il ne me quitte pas des yeux alors qu'il finit de me dévêtir, laissant mes vêtements s'écrouler au sol en un tas informe, symbole des défenses que j'abandonne.

Je suis là, debout, totalement exposée dans la clarté crue du matin. Je me sens dénudée jusqu'à l'os. Ses mains remontent lentement le long de mes cuisses, explorant la douceur de ma peau avec une gourmandise qui me fait vaciller. Lorsqu'il atteint la naissance de mon intimité, là où je suis déjà noyée de lui, il s'arrête. Il respire l'odeur de mon désir, ses narines frémissant.

— Tu es si prête, murmure-t-il, un éclat de triomphe et de souffrance mêlés dans le regard. Pourquoi est-ce que tu trembles encore ?

— Parce que je sais que si tu entres, je ne pourrai plus jamais te faire sortir. Parce que tu ne vas pas seulement prendre mon corps. Tu vas prendre tout le reste.

Il sourit, un sourire qui ne touche pas ses yeux, et sa langue vient goûter le sel d'une larme au coin de ma bouche avant de descendre, avec une lenteur insupportable, vers le centre de mon tourment. Le contact de sa langue chaude contre ma chair sensible

déclenche une décharge électrique qui me fait plier les genoux. Je m'accroche à ses épaules, le souffle coupé, alors qu'il commence à explorer mon plaisir avec une faim qui n'a rien de civilisé.

L'éclipse est là. Chaque mouvement de sa bouche est un poignard de douceur, chaque aspiration une promesse de destruction. Je sens la tension monter, une corde que l'on tend jusqu'au point de rupture. Le gouffre qui s'ouvre sous mes pieds est la seule maison qu'il me reste.

— Plus fort, j'articule péniblement, mes doigts se crispant sur son cuir chevelu. Ne me laisse pas réfléchir. Tue le silence.

Il obéit, augmentant la pression, ses doigts s'insérant en moi pour accompagner le travail de ses lèvres. La dualité de l'attaque me submerge. Je suis prise entre le marteau et l'enclume de nos désirs. La pièce commence à tanguer. Les cadres au mur ne sont plus que des taches floues. Il n'y a plus que le bruit de nos respirations heurtées, le frottement humide de nos corps, et cette douleur exquise qui se loge à la base de mon ventre, prête à exploser en mille éclats de verre.

Il se redresse soudain, m'interrompant juste avant le précipice. Je pousse un cri de protestation, les yeux écarquillés par le manque. Il me regarde, haletant, son visage déformé par une intensité presque effrayante. Il saisit mes hanches et me soulève, me portant vers le lit avec une urgence qui me brise.

— Pas encore, grogne-t-il. Je veux que tu sois bien consciente de ce qui va nous arriver. Je veux que tu sentes chaque seconde de ce naufrage.

Mon dos s'enfonce dans le matelas. Il ne me lâche pas. Ses mains ensèrent mes poignets pour les plaquer de chaque côté de ma tête. Il me surplombe, masse d'ombre et de muscle dont la chaleur m'irradie. Je le vois enfin. Je vois la fêlure dans son regard, cette petite lueur de terreur qui subsiste derrière le désir brut, la peur que ce

moment ne soit qu'un mirage de plus né de la sueur et de la nuit.

— Regarde-moi. Ne ferme pas les yeux. Je veux que tu sois là, avec tes blessures, avec tout ce qu'on a essayé de fuir.

Je déglutis, incapable de détourner les yeux. Ma poitrine se soulève, heurtant la sienne dans une cadence désordonnée. La douleur sourde de nos passés respectifs remonte, une amertume qui se mélange au goût sucré du désir sur ma langue. Je sens son genou écarter mes cuisses, une intrusion lente, presque révérencieuse. Chaque centimètre de peau conquise est une confession.

Il lâche mes poignets pour venir encadrer mon visage. Ses pouces caressent mes pommettes, essuyant une larme dont j'ignorais l'existence. C'est ce contraste qui me brise : cette force capable de tout broyer qui se mue en une tendresse désespérée.

— On va se détruire, murmuré-je.

— On est déjà en cendres, répond-il. On va juste apprendre à brûler ensemble.

Il descend, sa bouche trouvant le creux de mon épaule, là où la tension se loge comme un nœud de fer. Ses dents effleurent ma peau, un frisson électrique qui redescend le long de ma colonne pour s'épanouir en un brasier liquide entre mes jambes. Je ne suis plus qu'attente, instrument tendu à rompre. Mes mains cherchent ses cheveux, le relief de ses muscles qui se contractent sous ma pression. Je veux l'ancrer en moi pour que l'empreinte de ses doigts efface les cicatrices que les autres ont laissées.

Puis, il se glisse en moi. Lentement. Cruellement lentement.

Un cri s'étouffe dans ma gorge. Ce n'est pas seulement du plaisir, c'est une invasion nécessaire. Chaque millimètre de cette union est une douleur exquise, un déchirement

qui recoud en même temps. Je sens mon corps s'étirer, s'adapter à sa démesure, tandis qu'il reste immobile un instant, le visage enfoui dans mon cou, son souffle brûlant marquant mon rythme cardiaque.

— Je te tiens, murmure-t-il, comme une promesse ou un pardon.

Il commence à bouger, un mouvement de balancier sourd, profond, qui cherche à atteindre ce point de non-retour où l'esprit s'efface devant la chair. À chaque va-et-vient, je sens le poids de nos secrets s'alléger. Ses mains se glissent sous mes reins pour me soulever, pour m'offrir davantage à son assaut. Le frottement humide, le son de nos souffles mêlés, l'odeur de sel et de musc... tout converge vers cette éclipse où le soleil et la lune se dévorent.

La cadence s'accélère. Je n'articule plus de mots, seulement des sons brisés qui témoignent de l'incendie. Je sens ses muscles se tendre. Ses yeux, d'un noir d'encre, dévorent les miens, exigeant une honnêteté totale. Il n'y a nulle part où se cacher. L'onde de choc commence à naître au plus profond de moi, une série de contractions qui m'arrachent un gémissement rauque.

Je griffe son dos, cherchant à me retenir à lui alors que le sol se dérobe. La vague me submerge, violente, absolue. C'est un effondrement intérieur, une pluie d'étoiles froides qui vient éteindre le feu. Je sens son propre plaisir le foudroyer un instant plus tard, son corps se figeant contre le mien dans une ultime poussée, son cri étouffé contre ma poitrine.

Le silence qui suit est plus dense que l'obscurité.

Nous restons soudés, lourds de cette fatigue sacrée qui suit les grandes batailles. Il ne se retire pas tout de suite, sa tête reposant sur mon épaule, son cœur battant un tambour désordonné contre mes côtes. Je sens la tiédeur de ses larmes — ou peut-être sont-elles les miennes — humidifier ma peau.

Lentement, il se redresse sur ses coudes pour me regarder. La lumière du matin traverse désormais les persiennes, dessinant des barreaux d'argent sur nos corps entrelacés. Il n'y a plus de colère, plus de fuite. Juste cette acceptation brute, cette nudité qui va bien au-delà de l'absence de vêtements. Il passe une main dans mes cheveux, écartant les mèches mouillées de mon front. Son regard est apaisé, comme après un orage qui a tout dévasté mais laissé l'air pur.

— On ne se cache plus, dit-il d'une voix qui a retrouvé son autorité, mais chargée d'une douceur nouvelle. Plus jamais.

Je hoche la tête, incapable de parler, mon corps vibrant encore des échos de notre naufrage. Je sais que demain le monde sera toujours aussi dur, que nos fêlures ne disparaîtront pas par magie. Mais ce matin, sous cette éclipse qui a tout effacé, j'ai trouvé la seule vérité qui vaille la peine d'être vécue. Je serre sa main dans la mienne, entremêlant nos doigts comme on tisse un lien de survie, et je ferme enfin les yeux, bercée par la certitude que je ne suis plus seule dans l'obscurité.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Silence de ma Peau"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)